

UNE VIE COMME LES AUTRES

HANYA YANAGIHARA

UNE VIE COMME LES AUTRES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle Ertel

ROMAN
BUCHET ● CHASTEL

Titre original : *A Little Life*
© Hanya Yanagihara, 2015.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-283-02948-0

*À Jared Hohlt
en toute amitié ; avec amour*

Sommaire

Partie I	Lispenard Street	9
Partie II	L'Homme de la Poste	99
Partie III	Esthéticiens	245
Partie IV	L'Axiome de l'ensemble vide	325
Partie V	Les Années de bonheur	481
Partie VI	Cher camarade	711
Partie VII	Lispenard Street	793
Remerciements	815

Partie I

Lispenard Street

I

Le onzième appartement qu'ils visitèrent ne possédait qu'un seul placard, mais disposait d'une baie vitrée coulissante donnant sur un petit balcon d'où l'on pouvait apercevoir, assis en face, un homme vêtu d'un simple tee-shirt et d'un short (bien qu'on fût en octobre) en train de fumer. Willem lui fit un signe de la main, mais l'homme ne répondit pas.

Dans la chambre à coucher, Jude actionnait la porte du placard, l'ouvrant et la fermant, lorsque Willem entra.

– Il n'y a qu'un seul placard, dit-il.

– Ça n'a pas d'importance, répondit Willem. Je n'ai rien à y mettre de toute façon.

– Moi non plus.

Ils échangèrent un sourire. L'agent immobilier les suivait.

– On le prend, déclara Jude.

Mais de retour à l'agence, on leur annonça qu'ils ne pouvaient finalement pas louer l'appartement.

– Et pourquoi pas ? demanda Jude.

– Vous ne gagnez pas assez d'argent pour couvrir six mois de loyer et vous n'avez aucune épargne, rétorqua l'agent, soudainement abrupte.

Elle avait vérifié leurs comptes et historiques bancaires et avait somme toute décidé que quelque chose clochait : deux hommes dans leur vingtaine qui ne formaient pas un couple et essayaient de louer un deux-pièces dans une section sans intérêt (mais néanmoins chère) de la Vingt-Cinquième Rue.

– Vous avez quelqu'un qui pourrait vous servir de caution ? Un patron ? Des parents ?

– Nos parents sont morts, répondit brusquement Willem.

L'agent soupira.

– Alors je vous suggère de viser moins haut. Vous ne trouverez aucun agent en charge d'un immeuble de bonne tenue qui acceptera de louer à qui que ce soit avec votre profil financier.

Puis elle se leva d'un air déterminé et regarda ostensiblement la porte.

Mais quand ils racontèrent la scène à JB et Malcolm, ils la transformèrent en farce : l'appartement se retrouva parsemé de crottes de souris, l'homme en face s'était quasiment dénudé, l'agent était furieuse parce qu'elle avait flirté avec Willem et que ce dernier n'avait pas répondu à ses avances.

– Qui voudrait habiter sur la Vingt-Cinquième Rue et la Deuxième Avenue, de toute façon ? demanda JB.

Ils étaient à Pho Viet Huong dans Chinatown, où ils se retrouvaient deux fois par mois pour dîner. Pho Viet Huong n'était pas un très bon restaurant – le phô était bizarrement sucré, le citron vert avait un goût de savon, et l'un d'entre eux tombait régulièrement malade après y avoir mangé –, mais ils continuaient d'y aller, à la fois par habitude et par manque d'argent. On pouvait y commander une assiette de soupe ou un sandwich pour cinq dollars, ou bien un plat beaucoup plus copieux pour huit ou dix dollars, si bien qu'il était possible d'en garder la moitié pour le lendemain, ou pour un encas plus tard le soir. Seul Malcolm ne mangeait jamais tout son plat ni n'emportait ce qui restait. Quand il avait fini, il plaçait son assiette au centre de la table pour que Willem et JB – qui avaient toujours faim – puissent finir son plat.

– Évidemment, on n'a aucune envie de vivre sur la Vingt-Cinquième Rue et la Deuxième Avenue, JB, dit Willem d'un ton posé, mais on n'a pas vraiment le choix. On n'a pas d'argent, tu te rappelles ?

– Je ne comprends pas pourquoi tu ne restes pas où tu es, répliqua Malcolm, tout en repoussant ses champignons et son tofu (il commandait toujours le même plat : pleurotes et tofu braisés à la sauce aigre-douce) au bord de son assiette sous le regard de Willem et de JB.

– Je ne peux pas, répondit Willem. Tu ne te souviens pas ? – il avait dû l'expliquer à Malcolm une dizaine de fois au cours des trois derniers mois. Le petit ami de Merritt emménage, donc je dois partir.

– Mais pourquoi tu devrais partir ?

– Parce que le bail est au nom de Merritt, Malcolm ! s'exclama JB.

– Oh, dit Malcolm.

Il se tut. Il oubliait souvent ce qu'il considérait comme des détails sans importance, mais il paraissait aussi ne jamais s'offenser quand les gens s'impatientaient de ses oublis.

– C'est vrai.

Il plaça son assiette au centre de la table.

- Mais toi, Jude...
- Je ne peux pas rester chez toi éternellement, Malcolm. Tes parents vont finir par me tuer.
- Mes parents t'adorent.
- C'est gentil de dire ça. Mais ils ne continueront pas à m'adorer si je ne déménage pas, et vite.

Malcolm était le seul des quatre à habiter chez ses parents, et comme JB aimait à le répéter, si sa famille avait possédé une maison comme celle des parents de Malcolm, lui aussi vivrait chez eux. Non que la maison de Malcolm fût particulièrement grandiose – en fait, elle était plutôt vieillotte et assez mal entretenue, et Willem s'était une fois planté une écharde rien qu'en passant sa main sur la rampe –, mais elle était spacieuse : une véritable maison de l'Upper East Side. La sœur de Malcolm, Flora, de trois ans son aînée, avait récemment quitté l'appartement en sous-sol et Jude l'avait remplacée – une solution à court terme. Les parents de Malcolm comptaient au final récupérer l'espace et le reconverter en bureaux pour l'agence littéraire de sa mère, ce qui impliquait que Jude (pour qui l'escalier était trop difficile à négocier de toute façon) devait chercher un autre appartement.

Et il paraissait naturel qu'il s'installe avec Willem ; ils avaient partagé une chambre pendant toutes leurs études. La première année à l'université, ils avaient tous vécu ensemble dans un espace qui consistait en un salon en parpaings (meublé de bureaux et de chaises, et d'un canapé que les tantes de JB avaient apporté dans un camion de location) et d'une autre pièce, beaucoup plus petite, dans laquelle on avait placé quatre lits superposés. La chambre était si étroite que Malcolm et Jude, qui dormaient dans les lits du bas, pouvaient se tenir la main. Malcolm et JB partageaient l'un des lits ; Jude et Willem l'autre.

- C'est les Noirs contre les Blancs, se plaisait à répéter JB.
- Jude n'est pas blanc, rétorquait Willem.
- Et je ne suis pas noir, ajoutait Malcolm, plus pour énerver JB que parce qu'il le pensait vraiment.
- Bon, ben, dit alors JB tout en rapprochant l'assiette de champignons du bout de sa fourchette, j'imagine que vous pourriez tous les deux vivre avec moi, mais à mon avis, franchement, vous détesteriez.

JB habitait un loft gigantesque et crasseux dans le quartier de Little Italy (plein de couloirs étranges menant à des culs-de-sac inutilisés aux formes bizarres, à des pièces inachevées, avec du Placoplatre laissé en plan à mi-hauteur) qui appartenait à l'un de leurs amis de fac. Ezra était un artiste – un mauvais artiste –, mais rien ne l'obligeait à être

bon parce que, comme JB aimait à le lui rappeler, il n'aurait jamais, de toute son existence, besoin de travailler. Et non seulement Ezra n'aurait jamais besoin de travailler, mais ses enfants et ses petits-enfants non plus : ils pourraient créer des œuvres médiocres, invendables, parfaitement dénuées de talent, génération après génération, et ils auraient toujours les moyens, quand cela leur chanterait, d'acheter des tubes de peinture à l'huile de la meilleure qualité ou des lofts dangereusement spacieux dans le sud de Manhattan qu'ils pourraient saccager de leurs désastreuses décisions architecturales ; et, quand ils se fatigueraient de leur vie d'artiste – et JB était convaincu qu'Ezra en aurait assez à un moment –, il leur suffirait de passer un coup de fil à leur administrateur fiduciaire pour recevoir un énorme versement, d'un montant tel qu'aucun des quatre (à part, peut-être, Malcolm) ne pouvait même imaginer entrevoir en toute une vie. En attendant, Ezra s'avérait une connaissance utile, non seulement parce qu'il laissait JB et quelques autres de ses amis de fac habiter chez lui (différents recoins du loft étaient en permanence occupés par quatre ou cinq personnes), mais aussi parce qu'il était sympathique et fondamentalement généreux, et qu'il aimait organiser des fêtes extravagantes, abondantes en nourriture, drogues et alcool gratuits.

– Attendez, s'exclama JB en posant ses baguettes. Je viens de penser : il y a quelqu'un au magazine qui cherche à louer l'ancien appartement de sa tante, tout près de Chinatown.

– Il coûte combien ? demanda Willem.

– Probablement pas grand-chose – elle n'avait visiblement aucune idée concernant le loyer. Et elle voudrait le sous-louer à quelqu'un qu'elle connaît.

– Tu crois que tu pourrais nous recommander ?

– Mieux que ça : je vais vous présenter. Vous pouvez passer au bureau demain ?

Jude soupira.

– Je ne pourrai pas – il regarda Willem.

– Ne t'inquiète pas. Moi, je peux. À quelle heure ?

– À l'heure du déjeuner, j'imagine. Treize heures ?

– J'y serai.

Willem avait encore faim, mais il laissa JB finir les champignons. Puis ils restèrent tous là un moment ; Malcolm commandait parfois une glace au jacquier (la seule chose du menu invariablement bonne), en prenait deux bouchées et laissait Willem et JB la terminer. Mais

cette fois-là, il n'en commanda pas. Alors ils demandèrent l'addition, qu'ils examinèrent et divisèrent au dollar près.

*

Le lendemain, Willem retrouva JB à son bureau. Celui-ci travaillait comme réceptionniste pour un magazine de petite (mais non moins influente) diffusion dont les locaux se trouvaient à SoHo et qui couvrait la scène artistique du sud de Manhattan. Il s'agissait pour lui d'un emploi stratégique ; son projet, comme il l'avait expliqué un soir à Malcolm, consistait à sympathiser avec l'un des rédacteurs pour ensuite le convaincre de le faire figurer dans le magazine. Il estimait que cela prendrait six mois. Autrement dit, il lui restait encore trois mois.

JB arborait toujours un air de légère incrédulité au travail – à l'idée même qu'il possédât un emploi et que personne n'ait encore reconnu la spécificité de son génie. Il faisait un piètre réceptionniste. Le téléphone avait beau sonner plus ou moins sans discontinuer, il décrochait rarement ; quand l'un d'entre eux voulait le joindre (la connexion pour le téléphone portable était parfois déficiente dans l'immeuble), il devait suivre un code spécial qui consistait à laisser sonner deux fois, à raccrocher, puis à rappeler. Y compris dans ces cas-là, il ne répondait pas toujours ; c'est qu'il avait les mains occupées sous son bureau à démêler et à tresser un enchevêtrement de cheveux qui se trouvaient dans un sac-poubelle noir placé à ses pieds.

JB était dans sa « phase cheveux », comme il l'appelait. Il avait récemment décidé d'arrêter de peindre pendant un temps et de se mettre à la place à réaliser des sculptures faites de cheveux noirs. Chacun d'entre eux avait dû passer un week-end épuisant à suivre JB de salons de coiffure en instituts de beauté dans le Queens, à Brooklyn, dans le Bronx et à Manhattan pour demander aux gérants s'ils pouvaient récupérer toutes les chutes de cheveux dont ils disposaient, puis à traîner derrière eux un sac à l'allure de plus en plus étrange dans la rue. Ses premières œuvres comprenaient *La Masse*, une balle de tennis qu'il avait dépiautée, coupée en deux et remplie de sable avant de l'enduire de colle et de la rouler dans tous les sens sur un tapis de cheveux pour que les poils s'agitent comme des algues sous l'eau, et *Le Kwotidien*, composé de différents ustensiles domestiques – une agrafeuse, une spatule, une tasse à thé – recouverts d'un pelage de cheveux. Maintenant il travaillait sur un projet à grande échelle dont

il refusait de leur parler, sauf par bribes, mais ce dernier impliquait de démêler et de tresser entre elles d'innombrables mèches pour réaliser une corde apparemment ininterrompue de cheveux noirs crépus. Le vendredi précédent, il les avait appâtés en leur promettant de la pizza et des bières pour qu'ils l'aident au tressage. Cependant, au bout de plusieurs heures d'un travail fastidieux, il apparut clairement qu'il n'y avait ni pizza ni bières en vue, si bien qu'ils étaient repartis, un peu énervés mais pas terriblement surpris.

Le projet des cheveux les barbaît tous, même si Jude (c'était le seul d'entre eux) trouvait les compositions charmantes et était persuadé qu'elles seraient un jour considérées comme importantes. En guise de remerciements, JB lui avait offert une brosse recouverte de cheveux, qu'il lui avait néanmoins réclamée par la suite lorsqu'un ami du père d'Ezra avait exprimé un intérêt et avait laissé entendre qu'il pourrait l'acheter (pour finir, il ne l'acheta pas, mais JB ne rendit jamais la brosse à Jude). Le projet des cheveux s'était avéré compliqué pour encore d'autres raisons ; un soir, alors que JB avait réussi une nouvelle fois à les persuader tous les trois de se rendre dans le quartier de Little Italy pour récupérer des chutes de cheveux supplémentaires, Malcolm avait déclaré que les cheveux sentaient mauvais. Ce qui était vrai : pas une odeur détestable, mais simplement l'odeur acidulée et métallique d'un crâne sale. JB s'était alors lancé dans l'une de ses rages monumentales et avait traité Malcolm de nègre qui ne s'assumait pas, d'oncle Tom et de traître à la race ; alors Malcolm, qui se fâchait très rarement, sauf dans le cas d'accusations de ce type, avait déversé son vin dans le sac de cheveux le plus proche, s'était levé et était parti avec fracas. Jude avait couru, tant bien que mal, après Malcolm, et Willem était resté pour essayer de calmer JB. Et bien que les deux amis se soient réconciliés dès le lendemain, Willem et Jude se sentirent en définitive (à tort, ils le savaient) légèrement plus remontés contre Malcolm que contre JB, dans la mesure où, le week-end suivant, ils s'étaient de nouveau retrouvés dans le Queens à passer de salon de coiffure en salon de coiffure, à essayer de remplacer le sac de cheveux que Malcolm avait fichu en l'air.

– La vie est comment sur la planète noire ? demanda alors Willem à JB.

– Noire, lui répondit JB tout en replaçant l'écheveau qu'il était en train de démêler dans le sac. Allons-y ; j'ai dit à Annika qu'on y serait à une heure et demie.

Le téléphone sur son bureau se mit à sonner.

- Tu ne décroches pas ?
- Ils rappelleront.

En route vers le sud de Manhattan, JB râla. Il avait jusqu'alors concentré en vain pratiquement tous ses efforts de séduction sur un rédacteur en chef du nom de Dean, mais que les quatre appelaient DeeAnn. Ils s'étaient rendus, à trois, à une fête dans le Dakota, chez les parents de l'un des jeunes éditeurs, dans une maison où chaque pièce aux murs couverts d'art donnait sur une autre pièce aux murs également couverts d'art. Tandis que JB bavardait avec ses collègues dans la cuisine, Malcolm et Willem avaient fait le tour de l'appartement ensemble (où était Jude ce soir-là ? Au travail, probablement), découvrant une série d'Edward Burtynsky accrochée dans la chambre d'amis, une suite de châteaux d'eau des Becher, disposée en quatre rangées de cinq au-dessus de la table dans le bureau, un immense Gursky qui paraissait flotter au-dessus des étagères basses dans la bibliothèque, et, dans la chambre à coucher, un mur entier de photographies de Diane Arbus, occupant si bien tout l'espace que seuls quelques centimètres de mur blanc demeuraient visibles en haut et en bas. Ils étaient en train d'admirer une photographie de deux jeunes filles trisomiques aux visages doux qui jouaient dans leurs maillots de bain trop serrés et enfantins, lorsque Dean s'approcha d'eux. C'était un homme de grande taille, mais il avait un petit visage gaufré et grêlé qui lui donnait un air féroce et peu fiable.

Ils se présentèrent, expliquèrent qu'ils se trouvaient là parce qu'ils étaient des amis de JB. Dean leur dit qu'il était l'un des rédacteurs en chef du magazine, et qu'il s'occupait de tous les articles consacrés aux beaux-arts.

- Ah, fit Willem, veillant à ne pas regarder Malcolm, de peur de sa réaction - JB leur avait dit que sa cible potentielle était le rédacteur des beaux-arts ; cela devait être lui.

- Est-ce que vous avez jamais rien vu de pareil ? leur demanda Dean, en désignant les photographies d'Arbus de la main.

- Jamais, répondit Willem. J'adore Diane Arbus.

Dean se raidit, et les traits de son petit visage eurent l'air de se nouer.

- C'est DeeAnn, avec un *i* long.
- Pardon ?
- DeeAnn. Son nom se prononce « *DeeAnn* ».

Ils avaient eu du mal à se retenir de pouffer de rire en sortant de la pièce.

– DeeAnn ! s'était plus tard exclamé JB, quand ils lui avaient raconté l'anecdote. Bon dieu ! quel petit prétentieux de merde !

– Oui, mais c'est ton petit prétentieux de merde à toi, avait rétorqué Jude.

Et depuis lors, chaque fois qu'ils mentionnaient Dean, ils l'appelaient « DeeAnn ».

Malheureusement, malgré les efforts inlassables de JB pour s'attirer les faveurs de DeeAnn, la possibilité qu'il apparaisse dans le magazine ne semblait pas plus tangible que trois mois auparavant. JB eut beau laisser DeeAnn lui sucer la bite dans le sauna de la salle de gym, rien n'y fit. Chaque jour, JB trouvait une raison pour flâner du côté des bureaux des éditeurs et jeter un œil au tableau où figuraient, sur de petits bostons blancs, les idées pour les articles des trois mois à venir, et, chaque jour, il examinait la section consacrée aux artistes montants et cherchait son nom pour, chaque jour, être déçu. À la place, il découvrait celui de divers artistes sans talent ou surévalués, de personnes à qui l'on devait des faveurs, ou de personnes qui connaissaient des personnes à qui l'on devait des faveurs.

– Si jamais je vois le nom d'Ezra sur ce tableau, je me tue, disait tout le temps JB.

Ce à quoi les autres répondaient : « Mais non, JB », et « T'inquiète pas, JB, ton nom y sera un jour », et « T'as pas besoin d'eux, JB, tu trouveras ailleurs » ; ce à quoi il répondait, respectivement : « Vous croyez ? », et « Ça m'étonnerait bien », et « Je me suis super investi cette fois, putain – trois mois de ma vie, putain –, mon nom a intérêt à y être, putain, ou tout ça aura été un putain de gâchis, comme tout le reste », « tout le reste » signifiant, alternativement, l'école d'art, le fait d'être revenu à New York, la série des cheveux, ou bien la vie en général, selon son degré de nihilisme du jour.

Il était toujours en train de râler quand ils arrivèrent à Lispenard Street. Willem, new-yorkais depuis peu (il ne vivait là que depuis un an), n'avait jamais entendu parler de cette rue située au sud de Canal qui, à peine plus longue qu'une allée, s'étendait sur deux pâtés de maisons. Cependant, JB, qui avait grandi à Brooklyn, n'en avait jamais entendu parler non plus.

Ils trouvèrent l'immeuble et appuyèrent sur le bouton marqué 5C. Une femme, dont la voix leur parut éraillée et creuse à travers l'interphone, leur répondit et leur ouvrit la porte. À l'intérieur, l'entrée était étroite et haute de plafond, peinte d'un marron caca satiné et écaillé qui leur donna l'impression de se trouver au fond d'un puits.

La jeune femme les attendait à la porte de l'appartement.

– Salut JB, fit-elle – puis elle regarda Willem et rougit.

– Salut Annika. Je te présente mon ami Willem, dit JB – et, à l'adresse de Willem : Annika travaille dans le département des beaux-arts. Elle est cool.

Annika baissa les yeux et étendit le bras d'un même mouvement.

– Enchantée, dit-elle en direction du sol.

JB donna un petit coup de pied à Willem et lui sourit. Willem l'ignora.

– De même, répondit-il.

– Bon, c'est l'appartement. Ma tante a habité ici pendant cinquante ans, mais elle vient de partir en maison de retraite.

Annika parlait à toute allure et avait apparemment décidé de considérer Willem comme une éclipse et d'éviter purement et simplement de le regarder. Elle parlait de plus en plus vite, à propos de sa tante, et que celle-ci disait constamment que le quartier avait changé, et qu'elle n'avait jamais entendu parler de Lispenard Street avant d'emménager au sud de Manhattan, et qu'elle était désolée que l'appartement n'ait pas encore été repeint, mais que sa tante venait juste, littéralement, de déménager et elles n'avaient pu le faire nettoyer que le week-end dernier. Elle dirigeait son regard partout, sauf vers Willem – vers le plafond aux estampes d'étain, vers le sol (un parquet dont certaines lattes étaient fendues), vers les murs (où des cadres accrochés longtemps auparavant avaient laissé des ombres fantomatiques) –, jusqu'à ce que, finalement, Willem dût l'interrompre, gentiment, et lui demander s'il pouvait visiter le reste de l'appartement.

– Oh, je vous en prie, dit Annika. Allez-y – tout en lui emboitant aussitôt le pas et continuant, du même débit, à parler à JB d'une personne du nom de Jasper, et du fait qu'il utilisait systématiquement la police de caractères Archer, et est-ce que JB ne trouvait pas que c'était une police aux caractères un peu trop ronds et singuliers pour l'utiliser dans le corps d'un texte ?

Maintenant que Willem lui tournait le dos, elle le fixait ouvertement des yeux, son discours décousu devenant de plus en plus inepte au fur et à mesure qu'elle parlait.

JB observait Annika en train de regarder Willem. Il ne l'avait jamais vue se comporter de la sorte, aussi nerveuse et puérile (d'habitude, elle était plutôt revêche et silencieuse, et on la craignait un peu au bureau parce qu'elle avait créé et accroché sur le mur au-dessus

de son bureau une sculpture en forme de cœur composée entièrement de lames de couteau), pourtant il avait vu beaucoup de femmes se comporter ainsi en compagnie de Willem. Elles agissaient toutes de la même manière. Leur ami Lionel avait l'habitude de dire que Willem avait dû être pêcheur dans une vie antérieure, parce qu'il ne pouvait s'empêcher d'attirer les moules. Mais la plupart du temps (même si ce n'était pas toujours le cas), Willem semblait ne pas avoir conscience de l'attention qu'on lui portait. JB avait une fois demandé à Malcolm comment il expliquait la chose, et Malcolm lui avait répondu que Willem ne s'en apercevait probablement pas. JB avait juste émis un grognement en guise de réponse, mais il se faisait les réflexions suivantes : si même Malcolm, qui était la personne la plus obtuse qu'il connaisse, avait remarqué comment les femmes réagissaient en présence de Willem, il était impossible que ce dernier ne l'ait pas lui-même remarqué. Mais plus tard, Jude avait proposé une autre interprétation : il avait suggéré que Willem ne réagissait pas, exprès, pour que les hommes de son entourage ne le voient pas comme une menace. C'était plus convaincant ; Willem, apprécié de tous, s'évertuait toujours à mettre les gens à l'aise, aussi était-il possible que, de manière inconsciente du moins, il feignît une sorte d'ignorance. Mais tout de même, c'était un phénomène fascinant et les trois amis ne se lassaient pas d'observer la chose ni de plaisanter Willem après coup, même si en général ce dernier se contentait de sourire et de garder le silence.

– Est-ce que l'ascenseur marche bien ? demanda abruptement Willem, en se retournant.

– Quoi ? répondit Annika, décontenancée. Oui, en règle générale.

Ses lèvres fines esquissèrent un léger sourire dont JB remarqua, avec un pincement à l'estomac de gêne pour elle, qu'il se voulait charmeur. Oh, Annika ! songea-t-il.

– Vous comptez apporter quoi exactement dans l'appartement ?

– Notre ami, rétorqua-t-il, sans en laisser le temps à Willem. Il a du mal à monter les escaliers et il a besoin que l'ascenseur marche.

– Oh, dit-elle en rougissant de plus belle – elle fixait de nouveau le sol. Pardon, oui, il marche.

L'appartement n'était pas impressionnant. Il y avait un petit vestibule, à peine plus grand qu'un paillason, ouvrant, à droite, sur la cuisine (un minuscule cube chaud et grassex) et, à gauche, sur une salle à manger qui pouvait tout juste contenir une table pliante. Une demi-cloison séparait cet espace du salon, avec ses quatre fenêtres, chacune munie de barreaux, donnant au sud sur la rue jonchée de

détritus ; au bout d'un couloir étroit, sur la droite, se trouvait la salle de bains avec ses appliques en verre opaque et sa baignoire à l'émail usé et, en face, la chambre à coucher tout en longueur, avec une autre fenêtre ; là, deux sommiers une place avaient été disposés en parallèle, chacun contre l'un des murs. L'un des sommiers était déjà surmonté d'un futon, masse volumineuse dépourvue de grâce qui paraissait peser aussi lourd qu'un cheval mort.

– Le matelas n'a jamais servi, dit Annika.

Elle raconta une longue histoire sur le fait qu'elle s'apprêtait à emménager et qu'elle avait même acheté le futon dans cette perspective, mais qu'elle ne l'avait finalement jamais utilisé parce qu'elle s'était installée avec son ami Clement – qui n'était pas son petit ami, juste un ami –, et, mon dieu, quelle attardée elle devait leur paraître à fournir cette précision. En tout cas, si Willem voulait l'appartement, elle lui laisserait le futon en cadeau.

Willem la remercia.

– Qu'en penses-tu, JB ? demanda-t-il.

Ce qu'il en pensait ? Il pensait que c'était un trou à rats. Bien sûr, lui aussi vivait dans un trou à rats, mais il s'y trouvait par choix et parce que c'était gratuit, et l'argent qu'il aurait dû dépenser pour le loyer, il le dépensait à la place en peintures et autres fournitures, en drogues, et pour un taxi à l'occasion. Mais si Ezra devait jamais décider de lui réclamer un loyer, il n'y resterait certainement pas. Sa famille avait beau ne pas être aussi riche que celle d'Ezra, ou celle de Malcolm, en aucun cas elle ne l'autoriserait à jeter de l'argent par les fenêtres pour vivre dans un trou à rats. Elle lui trouverait quelque chose de mieux, ou offrirait de lui verser une petite somme mensuelle pour l'aider à s'en sortir. Mais Willem et Jude n'avaient pas le choix : ils étaient obligés de vivre par leurs propres moyens, et ils n'avaient pas d'argent – ils se retrouvaient donc condamnés à vivre dans un trou à rats. Et, dans cette mesure, c'était probablement le trou à rats parfait – bon marché, situé dans le sud de Manhattan, et leur future bailleresse en pinçait déjà pour cinquante pour cent de ses locataires.

Sur ces réflexions : « Je crois que c'est parfait », déclara-t-il à Willem, qui tomba d'accord. Annika poussa un petit glapissement. Une conversation au pas de course plus tard et l'affaire était réglée : Annika avait ses locataires, et Willem et Jude avaient un endroit où vivre – le tout avant même que JB ait besoin de rappeler à Willem qu'il ne verrait pas d'inconvénient à ce que celui-ci lui paie un bol de nouilles pour le déjeuner, avant qu'il doive retourner au bureau.

*

JB n'était pas trop enclin à l'introspection mais, ce dimanche-là, dans le métro, alors qu'il se rendait chez sa mère, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un vague sentiment d'autosatisfaction, mêlé à une forme de gratitude de posséder la famille qu'il possédait et de mener l'existence qu'il menait.

Son père, qui avait immigré à New York de Haïti, était mort quand JB avait trois ans et, même si ce dernier se plaisait à croire qu'il se rappelait son visage (un visage doux et aimable, aux lèvres surmontées d'une fine moustache et des joues qui formaient comme de petites prunes lorsqu'il souriait), il ne saurait jamais s'il croyait juste s'en souvenir, ayant grandi avec le portrait de son père sur la table de nuit de sa mère, ou s'il s'en souvenait vraiment. Cela étant, le décès de son père avait été son seul chagrin d'enfant, encore s'agissait-il plus d'un chagrin forcé qu'autre chose : il se retrouvait sans père, et il avait conscience que les orphelins pleuraient cette absence dans leur vie. Mais lui n'avait jamais éprouvé ce sentiment. Après la mort de son père, sa mère, née aux États-Unis de parents haïtiens, avait poursuivi des études de doctorat en sciences de l'éducation tout en enseignant en parallèle dans une école publique près de chez eux, école qu'elle ne jugeait pas à la hauteur de son fils. Au moment où JB entra au lycée en tant que boursier dans un établissement privé onéreux à une heure de transports en commun de chez eux à Brooklyn, elle était devenue la principale d'une école de Manhattan très prisée et exerçait comme professeure vacataire à Brooklyn College. Elle avait fait l'objet d'un article dans le *New York Times* consacré à l'aspect novateur de ses méthodes d'enseignement et, même s'il n'en avait pas convenu devant ses amis, il était fier d'elle.

Elle avait toujours été très occupée quand il était enfant, mais il ne s'était jamais senti négligé, ni n'avait jamais eu l'impression que sa mère lui préférait ses élèves. Sa grand-mère, qui habitait avec eux, lui cuisinait tout ce qu'il voulait, lui chantait des chansons en français et lui répétait littéralement tous les jours qu'il était un trésor, un génie et, pour finir, l'homme de sa vie. Et puis, il y avait ses tantes (la sœur de sa mère, détective à Manhattan, et sa compagne, pharmacienne et fille d'immigrés elle aussi, mais de Puerto Rico) qui, parce qu'elles n'avaient pas d'enfants, considéraient JB comme leur fils. La sœur de sa mère, qui aimait le sport, lui apprit à lancer et rattraper une balle

(un exercice qui, même à l'époque, ne l'intéressait pas du tout, mais qui s'avéra plus tard être un talent socialement utile) et sa compagne appréciait l'art ; l'un des premiers souvenirs de JB était une visite avec elle au Musée d'Art moderne, où il se revoyait clairement fixer *One : Number 31, 1950*, muet d'admiration, écoutant à peine les explications de sa tante sur la manière dont Pollock avait réalisé cette peinture.

Au lycée, où un certain révisionnisme lui paraissait nécessaire pour se distinguer et, surtout, pour mettre mal à l'aise ses condisciples blancs et riches, il brouilla légèrement les contours de son existence : il devint l'un de ces ordinaires garçons noirs qui n'avait pas de père, dont la mère n'avait terminé ses études qu'après sa naissance (il omit de préciser qu'il s'agissait d'un doctorat, si bien que tout le monde supposait qu'il s'agissait du lycée), et une tante dont le métier consistait à arpenter les trottoirs (une fois de plus, tout le monde supposait qu'elle se prostituait, n'imaginant pas que JB voulait dire par là qu'elle était détective). Son portrait de famille préféré avait été pris par son meilleur ami de lycée, un garçon qui s'appelait Daniel, auquel il avait révélé la vérité juste avant de lui laisser prendre le cliché. Daniel travaillait sur une série, comme il l'appelait, de familles « sorties du précipice », et JB avait dû rapidement corriger l'idée que sa tante était une péripatéticienne en marge et sa mère à peine lettrée avant de laisser son ami pénétrer chez lui. Daniel, bouche bée et le souffle coupé, n'avait pu qu'obtempérer lorsque à ce moment précis la mère de JB leur avait ouvert la porte et enjoint d'entrer se mettre au chaud.

Daniel, toujours abasourdi, leur avait demandé de s'installer dans le salon : la grand-mère de JB, Yvette, s'assit dans son fauteuil préféré au haut dossier et, debout autour d'elle, se tenaient, d'un côté, sa tante Christine et sa compagne, Silvia, et, de l'autre, JB et sa mère. Mais à cet instant, juste avant que Daniel n'appuie sur le déclencheur, Yvette exigea que JB échange sa place avec elle. « C'est le roi de la maison », dit-elle à Daniel, pendant que ses filles protestaient. « Jean-Baptiste ! Assieds-toi ! » Ce qu'il fit. Sur la photo, il agrippe les deux bras du fauteuil de ses mains épaisses (déjà à l'époque, il était enveloppé), tandis que, de chaque côté, les femmes le regardent avec un grand sourire. Quant à lui, il fixe l'objectif, également tout sourire, assis dans le fauteuil qui aurait dû être occupé par sa grand-mère.

Leur foi en lui, en son ultime triomphe, ne fléchit jamais, de manière presque déconcertante. Elles étaient convaincues (alors même que sa propre conviction avait été mise à l'épreuve tant de fois qu'il lui

devenait difficile de continuer à y croire) qu'il deviendrait un jour un artiste important, que l'on admirerait ses œuvres dans les plus grands musées, que les gens qui ne lui avaient pas encore donné sa chance n'appréciaient pas ses dons à leur juste valeur. Parfois, il les croyait et se laissait porter par leur confiance. D'autres fois, il se montrait suspicieux – leur opinion paraissait si opposée à celle du reste du monde qu'il se demandait si elles ne se comportaient pas de manière condescendante à son égard, ou bien si elles n'étaient pas tout simplement folles. Ou peut-être n'avaient-elles pas de goût. Comment le jugement de quatre femmes pouvait-il différer si profondément de celui de tous les autres ? Sans doute y avait-il peu de chances que leur opinion soit la bonne.

Malgré tout, il se sentait soulagé de retourner chez lui en secret tous les dimanches, où la nourriture abondait, où sa grand-mère lui lavait son linge, où chacune de ses paroles et où chacune de ses esquisses était appréciée et accueillie par des murmures d'approbation. La maison de sa mère était un havre familial, un lieu où il serait toujours révééré, où chaque habitude et chaque coutume lui paraissait taillée pour lui et ses besoins spécifiques. Le soir, au moment où à la fin du dîner, mais avant le dessert, ils se détendaient tous au salon et regardaient la télévision, le chat de sa mère tendrement lové sur ses genoux, il observait ses femmes et sentait quelque chose monter en lui. Il pensait alors à Malcolm – avec son père d'une intelligence redoutable et sa mère, affectueuse, mais écervelée – et puis à Willem, avec ses parents morts (JB ne les avait rencontrés qu'une seule fois, le week-end de leur déménagement à la fin de leur première année d'université et avait été surpris par leur côté taciturne et formel, à l'opposé de ce qu'était Willem) et, finalement, bien sûr, à Jude – qui paraissait n'avoir jamais eu de parents (un mystère – ils connaissaient Jude depuis presque dix ans maintenant et n'avaient aucune idée de qui avaient pu être ses parents ; ils savaient seulement que la situation était effroyable et qu'il était interdit d'en parler) – et ressentait tout à coup un flot de bonheur et de gratitude le submerger, comme si un océan se soulevait dans sa poitrine. *J'ai de la chance*, songeait-il, et puis, parce qu'il aimait la compétition et que, dans tous les aspects de sa vie, il évaluait sa position par rapport à celle de ses pairs, je suis le plus chanceux de tous. Mais il ne lui venait jamais à l'esprit qu'il ne le méritait pas, ou qu'il devrait faire plus d'efforts pour témoigner sa gratitude ; sa famille était heureuse quand il l'était ; aussi, sa seule

obligation envers elle était d'être heureux, de vivre exactement comme bon lui semblait, selon ses propres termes.

– On n'a pas toujours la famille qu'on mérite, avait dit Willem un soir où ils étaient très stone.

Clairement, il parlait de Jude.

– Je suis d'accord, avait répondu JB.

Et il l'était. Aucun d'eux – ni Willem, ni Jude, ni même Malcolm – n'avait la famille qu'il méritait. Mais secrètement, il se considéra comme une exception : il avait incontestablement la famille qu'il méritait. Elle était merveilleuse, véritablement merveilleuse, et il le savait. Et de plus, il la méritait bien.

« Voilà mon brillant garçon », s'exclamait Yvette chaque fois qu'il passait le pas de la porte.

Rien ne l'avait jamais contraint à penser qu'elle pût un tant soit peu se tromper.

*

Le jour du déménagement, l'ascenseur tomba en panne.

– Nom de dieu, s'exclama Willem, j'avais expressément demandé à Annika. JB, tu as son numéro ?

Mais JB ne l'avait pas.

– Tant pis, répondit Willem. De toute façon, qu'est-ce que ça changerait de lui envoyer un texto ? Je suis désolé, les gars, on va devoir prendre l'escalier.

Cela ne semblait déranger personne. C'était une belle journée de fin d'automne, il faisait un temps idéalement frais, sec et venteux, et ils étaient huit pour déménager un petit nombre de cartons et quelques meubles seulement : Willem, JB, Jude, Malcolm, un ami de JB – Richard –, une amie de Willem – Carolina –, et deux autres amis que les quatre avaient en commun et qui portaient les mêmes prénom et patronyme, mais que tout le monde, pour les distinguer, appelait respectivement Henry Young l'Asiatique et Henry Young le Noir.

Malcolm, qui, lorsqu'on s'y attendait le moins, pouvait se révéler un chef efficace, se mit à répartir les tâches. Jude devait monter à l'appartement et, là, indiquer où poser les cartons. Entre-temps, il devait commencer à déballer les gros objets et plier les cartons vides. Carolina et Henry Young le Noir, qui étaient tous les deux forts mais petits, porteraient les cartons de livres, de taille gérable. Willem, JB et Richard se chargeraient des meubles. Et lui-même et Henry Young

l'Asiatique monteraient le reste. Chaque fois que l'un d'eux redescendait, il devait prendre les cartons que Jude avait pliés et les poser en tas sur le trottoir, à côté des poubelles.

– Tu as besoin d'aide ? demanda Willem à Jude à voix basse tandis que chacun se préparait à la tâche qui lui avait été assignée.

– Non, répondit-il d'un ton sec, et Willem le regarda monter les marches hautes et raides de son pas lent et hésitant, jusqu'à ce qu'il le perde de vue.

Ce fut un emménagement facile, rapide et sans surprise, et, après un moment passé à déballer quelques cartons de livres en mangeant de la pizza, chacun prit ses quartiers – qui pour se rendre à une fête, qui pour aller dans un bar –, et Willem et Jude se retrouvèrent finalement seuls dans leur nouvel appartement. C'était un chantier, mais l'idée de ranger leur paraissait tout simplement trop fatigante. Aussi traînèrent-ils, surpris que l'après-midi soit passé si vite et qu'il fasse déjà presque nuit, et étonnés d'avoir un endroit où vivre, un endroit dans Manhattan et dans leurs moyens. Ils avaient tous les deux remarqué l'absence polie d'expression de leurs amis lorsqu'ils avaient découvert leur appartement pour la première fois – la chambre, avec ses deux petits lits une place (« l'air sortie d'un asile victorien », comme Willem l'avait décrite à Jude), avait suscité le plus de commentaires –, mais l'un et l'autre s'en fichaient : il était à eux, ils avaient signé un bail de deux ans, et personne ne pouvait le leur reprendre. Ici, ils pourraient même mettre un peu d'argent de côté, et pourquoi auraient-ils besoin de plus d'espace de toute façon ? Bien sûr, tous les deux auraient aimé posséder un bel appartement, mais cela devrait attendre. Ou plutôt, ils devraient se montrer patients.

Ils bavardaient, mais les yeux de Jude étaient fermés, et Willem savait (à cause du tressaillement incessant de ses paupières et de la manière dont ses doigts étaient repliés en un poing si serré que Willem pouvait voir les filaments vert océan de ses veines battre sous la peau du dos de sa main) qu'il souffrait. Il savait – à cause de la rigidité des jambes de Jude posées sur un carton de livres – que la douleur était extrême, et aussi qu'il ne pouvait rien faire pour lui. S'il disait « Jude, je vais te chercher de l'aspirine », Jude répondrait « Ça va, Willem, je n'ai besoin de rien. » Et s'il demandait « Jude, pourquoi tu ne vas pas te coucher ? », Jude rétorquerait « Willem, je vais bien, je t'assure. Arrête de t'inquiéter ». Si bien que, pour finir, il fit ce qu'ils avaient tous appris à faire au fil des ans quand les jambes de Jude lui faisaient mal : trouver une excuse, se lever et quitter la

pièce pour que Jude puisse rester allongé parfaitement immobile, en attendant que la douleur passe sans avoir à bavarder ou dépenser de l'énergie à prétendre que tout allait bien et qu'il était juste fatigué, ou qu'il avait une crampe, ou à leur servir n'importe quelle autre explication peu convaincante qu'il était capable d'inventer.

Dans la chambre à coucher, Willem trouva le sac-poubelle qui contenait leurs draps et fit d'abord son lit, puis celui de Jude (ils avaient acheté à celle qui allait bientôt devenir l'ex-petite amie de Carolina un futon très bon marché pour lui la semaine précédente). Il tria ses vêtements, séparant les chemises des pantalons, sous-vêtements et chaussettes, et leur attribuant à chacun leurs propres cartons (vidés depuis peu de leurs livres) qu'il glissa sous son lit. Il ne toucha pas aux vêtements de Jude, mais il se rendit ensuite dans la salle de bains, qu'il nettoya et désinfecta avant de sortir puis d'y ranger leurs dentifrices, savons, rasoirs et shampoings. Une ou deux fois, il fit une pause pour se rendre en douce dans le salon, où Jude demeurait dans la même position, les yeux toujours fermés, la main toujours serrée en poing, la tête tournée sur le côté, si bien que Willem ne pouvait discerner d'expression sur son visage.

Il éprouvait des sentiments complexes à l'égard de Jude. Il l'aimait – cette part était simple – et s'inquiétait pour lui, ayant de temps en temps l'impression de jouer autant le rôle de grand frère et protecteur que d'ami. Il savait que Jude s'en sortirait, et qu'il s'en était sorti avant sans lui, mais parfois il percevait des choses en Jude qui le troublaient et qui le faisaient se sentir à la fois impuissant et, paradoxalement, un peu plus déterminé à l'aider (même si Jude demandait rarement quelque sorte d'aide que ce fût). Ils aimaient tous Jude, et l'admiraient, mais Willem avait souvent le sentiment que Jude lui avait permis d'entrevoir un peu plus de sa personne (un tout petit peu plus) qu'aux autres, et il n'était pas sûr de savoir ce qu'il était censé faire de cette intimité.

La douleur dans ses jambes, par exemple : depuis qu'ils le connaissaient, ils savaient qu'il avait des problèmes. Il était difficile de ne pas en avoir conscience, évidemment : il avait utilisé une canne pendant toutes leurs années d'université, et, quand il était plus jeune (il était si jeune quand ils l'avaient rencontré – deux bonnes années de moins qu'eux – qu'il n'avait pas encore achevé sa croissance), il ne marchait qu'à l'aide d'une béquille orthopédique et portait des sortes d'attelles solidement fixées à ses jambes par des broches qui, vissées dans ses os, entravaient sa capacité à plier les genoux. Mais il ne s'était jamais plaint, pas une seule fois, ni n'en avait jamais voulu à personne de se plaindre non plus ; lors de leur deuxième année d'université, JB

avait glissé sur une plaque de verglas et, dans sa chute, s'était cassé le poignet. Et ils se souvenaient tous du tohu-bohu qui s'était ensuivi – les gémissements théâtraux et les pleurs de détresse –, et comment pendant toute une semaine après qu'on l'eut plâtré il avait refusé de quitter l'infirmierie et reçu de si nombreuses visites que le journal de l'université lui avait consacré un article. Il y avait un autre gars dans leur bâtiment, un joueur de football, qui s'était déchiré le ménisque et répétait sans cesse que JB ne savait pas ce que souffrir voulait dire. Mais Jude avait rendu visite à JB tous les jours, tout comme Willem et Malcolm, et lui avait offert toute la compassion qu'il réclamait.

Un soir (peu de temps après que JB eut finalement accepté de quitter l'infirmierie et fut retourné au dortoir pour jouir d'une attention renouvelée de la part de tous), Willem s'était réveillé et avait trouvé la chambre vide. Ce n'était pas si inhabituel, en réalité : JB passait la plupart de ses nuits avec son petit ami, et Malcolm, qui suivait un cours d'astronomie à Harvard ce semestre-là, se trouvait au laboratoire où il dormait maintenant tous les mardis et jeudis soir. Willem lui-même dormait souvent ailleurs, généralement dans la chambre de sa petite amie, mais elle avait la grippe ce soir-là et était restée seule. En revanche, Jude était invariablement là. Il n'avait jamais eu une petite amie ou un petit ami, et il avait toujours passé ses nuits dans leur chambre, sa présence en dessous de Willem aussi familière et constante que celle de la mer.

Il n'était pas certain de savoir ce qui l'avait poussé à descendre de son lit et à se tenir debout pendant une minute, à moitié endormi, au milieu de la chambre silencieuse, regardant autour de lui comme si Jude avait pu pendre au plafond, telle une araignée. Mais à ce moment-là, il remarqua que sa béquille avait disparu et il commença à le chercher, l'appelant doucement par son nom dans l'autre pièce, puis, quand il n'obtint pas de réponse, sortit pour se diriger vers la salle de bains commune. Après la pénombre de leur chambre, la lumière crue de la salle de bains lui donna la nausée, avec ses ampoules fluorescentes qui émettaient un faible grésillement en continu. Il se sentait si désorienté qu'il fut moins surpris qu'il ne l'aurait dû quand, arrivé devant la dernière cabine de toilettes, il aperçut le pied de Jude et l'extrémité de sa béquille dépasser sous la porte.

– Jude ? murmura-t-il en frappant à la porte – et, n'obtenant pas de réponse : J'entre.

Il ouvrit la porte et découvrit Jude étendu par terre, une jambe repliée contre sa poitrine. Il avait rendu, et une partie de son vomi

formait une flaque sur le sol devant lui, tandis qu'une autre avait séché sur ses lèvres et son menton, dessinant une trace en pointillé couleur abricot. Il avait les yeux fermés, le visage couvert de sueur, et, d'une main, tenait l'extrémité recourbée de sa béquille avec une intensité que Willem devait plus tard reconnaître comme le signe d'une douleur extrême.

À l'époque, cependant, la vision l'effraya, et, confus, il se mit à poser à Jude un tas de questions auxquelles ce dernier n'était absolument pas en état de répondre. Et ce ne fut qu'après avoir essayé de le relever, et au cri que poussa alors Jude, que Willem comprit à quel point il souffrait.

Il parvint tant bien que mal à ramener Jude jusqu'à leur chambre, en le traînant et le portant à moitié, à l'installer dans son lit et à le nettoyer avec maladresse. À ce stade, le pire de la douleur semblait être passé, et quand Willem lui demanda s'il devait appeler un médecin, Jude fit non de la tête.

– Mais, Jude, dit-il doucement, tu souffres. Tu as besoin d'aide.

– Rien ne peut aider, répondit-il, puis il resta silencieux pendant quelques secondes. Il faut juste attendre, murmura-t-il d'une voix faible et inhabituelle.

– Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Willem.

– Rien, dit Jude – ils gardèrent le silence. Mais Willem, tu resterais quelques minutes avec moi ?

– Bien sûr, dit-il.

À côté de lui, Jude frissonnait et tremblait comme s'il était gelé, et Willem attrapa la couette sur le lit du haut pour en recouvrir Jude. À un moment, il étendit le bras sous la couette, prit la main de Jude et lui ouvrit le poing de force pour pouvoir la lui tenir – sa paume était moite et calleuse. Il n'avait pas tenu la main d'un garçon depuis longtemps (depuis l'opération de son frère des années plus tôt), et la force de sa poigne et de ses doigts musclés l'étonna. Jude serra la mâchoire et claqua des dents pendant des heures, alors finalement Willem s'allongea à côté de lui et s'endormit.

Le lendemain matin, il se réveilla dans le lit de Jude, la main endolorie, et, quand il en examina le dos, il vit qu'il avait des bleus, là où les doigts de Jude l'avaient agrippée. Il se leva, un peu chancelant, et passa dans l'autre pièce, où il vit Jude lire à son bureau, ses traits indistincts dans la lumière éblouissante de la fin de matinée.

Jude redressa la tête quand Willem s'approcha, puis il se leva et, pendant quelques instants, ils se regardèrent simplement en silence.

– Willem, je suis vraiment désolé, dit finalement Jude.

– Jude, répondit-il, il n'y a pas de quoi.

Et il le pensait ; il n'y avait aucune raison d'être désolé.

– Pardon, Willem, je suis vraiment désolé, répéta Jude – et quel que fût le nombre de fois où Willem essaya de le rassurer, rien ne put le reconforter.

– S'il te plaît, n'en parle pas à Malcolm et JB, d'accord ? lui demanda-t-il.

– Je ne leur dirai rien, promit-il.

Et il n'en parla jamais – bien que cela ne changeât pas grand-chose, dans la mesure où, finalement, Malcolm et JB aussi le verraient souffrir, même s'ils ne devaient être que rarement témoins d'épisodes aussi prolongés que celui dont Willem avait été lui-même témoin cette nuit-là.

Il n'en avait jamais discuté avec Jude, même si, dans les années à venir, il le verrait aux prises avec toutes sortes de souffrances – de grandes et de petites –, le verrait grimacer en proie à de moindres peines, et parfois, quand la douleur était trop forte, le verrait vomir, ou bien se recroqueviller sur le sol, ou simplement se figer et devenir comme insensible, à l'instar de ce soir-là dans leur salon. Malgré sa promesse, à laquelle il se tenait, Willem ne cessait de se demander pourquoi il n'avait jamais essayé de discuter de la question avec Jude, pourquoi il ne lui avait jamais demandé de lui expliquer ce qu'il ressentait, pourquoi il n'avait jamais osé faire ce que son instinct lui avait dicté cent fois : s'asseoir à côté de lui, lui frotter les jambes et avoir raison de ces terminaisons nerveuses foireuses à force de massages. Au lieu de quoi, il se retrouvait à se cacher dans la salle de bains, s'occupant à de petites tâches tandis qu'à quelques mètres de distance son ami le plus cher était assis tout seul sur un canapé sale, revenant lentement, tristement, à la conscience, à l'univers des vivants, sans personne à son côté.

– Tu es un lâche, déclara-t-il à son reflet dans le miroir de la salle de bains.

Son visage lui rendit son regard, plein de dégoût. Du salon ne parvenait que du silence, mais Willem se tenait, invisible, au seuil de la pièce, en attendant que Jude lui revienne.

*

« C'est un trou à rats », avait dit JB à Malcolm – et, bien qu'il n'eût pas tort (rien que l'entrée de l'immeuble donnait des frissons à Malcolm), ce dernier retourna néanmoins chez lui plein d'un

sentiment mélancolique, se demandant une fois de plus si continuer d'habiter chez ses parents était vraiment préférable au fait de vivre dans un trou à rats à lui.

Logiquement, bien sûr, il avait toutes les raisons de rester là où il était. Il gagnait très peu d'argent, travaillait pendant de longues heures d'affilée, et la maison de ses parents était assez grande pour qu'il puisse, en théorie, ne jamais les voir s'il le décidait. Outre le fait qu'il occupait tout le troisième étage (qui, pour être honnête, ne valait pas beaucoup mieux qu'un trou à rats – c'était un vrai bazar : sa mère avait arrêté d'envoyer la femme de ménage nettoyer là-haut quand Malcolm lui avait dit en criant qu'Inez avait cassé l'une de ses maquettes), il avait accès à la cuisine, au lave-linge, à tous les journaux et magazines auxquels ses parents étaient abonnés et, une fois par semaine, il ajoutait ses vêtements au sac de toile molle que sa mère déposait chez le teinturier en allant au bureau et qu'Inez récupérait le lendemain. Il n'était pas fier de cet arrangement, bien sûr, ni du fait qu'à vingt-sept ans sa mère l'appelait toujours au bureau quand elle passait une commande de courses pour la semaine pour savoir s'il mangerait des fraises si elle en achetait, ou parce qu'elle se demandait s'il préférerait de la truite ou de la daurade pour le dîner ce soir-là.

Les choses auraient cependant été plus faciles si ses parents, de fait, avaient respecté les mêmes divisions d'espace et de temps que lui. Outre qu'ils s'attendaient à ce qu'il prenne le petit-déjeuner avec eux tous les matins et brunch avec eux tous les dimanches, ils passaient aussi fréquemment le voir à son étage, annonçant leurs visites d'un coup frappé à la porte et d'un tour de poignée simultanée – habitude dont Malcolm leur avait expliqué à maintes reprises qu'elle rendait absolument inutile le fait même de frapper à la porte. Il savait que c'était terriblement ingrat et mal élevé de sa part, mais parfois il redoutait le simple fait de rentrer chez lui à cause de l'inévitable conversation qu'il aurait à endurer avant qu'on lui permette de monter en catimini à l'étage, comme un adolescent. Il craignait surtout la vie chez ses parents sans Jude ; même si l'appartement en sous-sol avait en apparence un caractère plus privé que le sien, ses parents avaient pris l'habitude, quand Jude y habitait, de passer allégrement en bas sans prévenir, si bien que parfois, quand Malcolm descendait voir Jude, son père s'y trouvait déjà, dissertant sur un sujet sans intérêt. Son père appréciait énormément Jude – il disait souvent à Malcolm que Jude avait une véritable profondeur et une hauteur intellectuelle, à la différence de ses autres amis, qu'il considérait globalement comme des

têtes de linotte – et, en son absence, ce serait Malcolm que son père régalerait de ses histoires compliquées à propos du marché, des réalités financières internationales mouvantes, et nombre d'autres sujets auxquels Malcolm ne s'intéressait pas vraiment. En fait, il soupçonnait parfois que son père aurait préféré avoir Jude comme fils : Jude et lui avaient intégré la même fac de droit. Le juge pour lequel Jude avait travaillé avait été le mentor de son père dans son premier cabinet. Et Jude était procureur adjoint pour la division criminelle du ministère de la Justice, exactement la même position que son père avait occupée quand il était jeune.

« Écoute-moi bien : ce garçon ira loin », ou alors : « C'est rare de rencontrer au début de sa carrière une personne qui va se hisser au sommet et devenir une star », annonçait régulièrement son père à Malcolm et à sa mère après avoir parlé à Jude, l'air content de lui, comme s'il était en quelque manière responsable du génie de Jude. Et dans ces moments-là, Malcolm devait éviter de regarder le visage de sa mère, sûr qu'il était d'y trouver une expression de commisération.

Les choses auraient également été plus simples si Flora habitait toujours là. Alors qu'elle se préparait à partir, Malcolm avait essayé de lui suggérer de le prendre comme colocataire dans son nouveau trois-pièces de Bethune Street, mais soit elle n'avait véritablement pas compris ses nombreuses allusions, soit elle avait simplement décidé de ne pas les comprendre. La quantité excessive de présence que leurs parents exigeaient d'eux ne semblait pas déranger Flora, si bien que Malcolm pouvait passer plus de temps dans sa chambre à travailler sur ses maquettes et moins de temps en bas dans le salon, à endurer en trépigant l'un des interminables festivals de films d'Ozu de son père. Plus jeune, Malcolm avait souffert de la préférence que son père témoignait à Flora et lui en avait voulu, une préférence si patente que des amis de la famille avaient commenté la chose. « La Fabuleuse Flora », l'appelait son père (ou, à différents stades de son adolescence, « La Fougueuse Flora », « La Redoutable Flora », ou « La Sauvage Flora », mais toujours de manière positive et, encore à l'époque – même si Flora avait presque trente ans –, il continuait de s'enorgueillir d'elle). « Fabuleuse a eu une remarque des plus spirituelles aujourd'hui », pouvait-il déclarer au dîner, comme si Malcolm et sa mère ne parlaient pas eux-mêmes à Flora régulièrement, ou, après un brunch dans le sud de Manhattan près de chez Flora : « Pourquoi Fabuleuse a-t-elle eu besoin de déménager aussi loin ? », même si elle n'habitait qu'à un quart d'heure en voiture de chez eux. (Malcolm trouvait cela

particulièrement énervant, dans la mesure où son père lui racontait tout le temps des histoires tissées à partir du fait qu'il avait quitté les Grenadines pour s'installer dans le Queens quand il était enfant et qu'il s'était toujours senti comme un homme tiraillé entre deux pays depuis, et un jour Malcolm lui aussi devrait s'expatrier quelque part, parce que cela lui procurerait un véritable enrichissement personnel et lui offrirait une autre perspective, absolument nécessaire, et ainsi de suite. Mais si Flora osait jamais quitter Manhattan, sans parler d'aller s'installer dans un autre pays, Malcolm ne doutait pas un instant que son père s'effondrerait.)

Malcolm, lui, n'avait pas de surnom. À l'occasion, son père l'appelait du nom de famille de célèbres autres Malcolm – « X », ou « McLaren », ou « McDowell », ou encore « Muggeridge », ce dernier étant celui qui leur avait soi-disant inspiré son prénom –, mais il avait toujours eu le sentiment que c'était moins de la part de son père un signe d'affection qu'une forme de reproche, un rappel de ce que Malcolm aurait dû être, mais clairement n'était pas.

Parfois – souvent même – Malcolm trouvait stupide de continuer à se tracasser, voire de déplorer le fait que son père ne semblât pas beaucoup l'aimer. Sa mère elle-même le disait : « Tu sais bien que Papa ne pense pas ce qu'il dit », déclarait-elle de temps en temps, après que son père eut délivré l'un de ses soliloques sur la supériorité générale de Flora, et Malcolm, qui voulait la croire, mais remarquait aussi avec exaspération que sa mère appelait systématiquement son père « Papa », grommelait ou marmonnait que, de toute façon, il s'en fichait. Et parfois – là encore, de plus en plus souvent – il s'irritait de passer simplement tant de temps à penser à ses parents. Était-ce normal ? N'était-ce pas un peu pathétique ? Il avait vingt-sept ans, après tout ! Cela arrivait-il quand on habitait chez ses parents ? Ou bien s'agissait-il juste de lui ? En tout cas, cela lui paraissait constituer le meilleur argument en faveur d'un déménagement : pour qu'il cesse d'une manière ou d'une autre de se comporter de façon aussi puérile. Le soir, tandis que ses parents en bas accomplissaient leur routine (les claquements dans les vieux tuyaux alors qu'ils se lavaient le visage et le bruit sourd, soudain suivi de silence, quand ils baissaient le thermostat des radiateurs dans le salon, indiquant de manière plus précise que n'importe quelle horloge qu'il était aux alentours de onze heures, onze heures et demie, minuit), Malcolm, lui, dressait une liste des choses qu'il devait résoudre sans tarder, au cours de l'année suivante : son travail (au point mort), sa vie amoureuse (inexistante), sa sexualité

(non résolue), son avenir (incertain). Les quatre sujets étaient toujours identiques, même si parfois leur ordre de priorité variait. Il était également capable, à tout moment, de diagnostiquer à quel stade chacun de ces problèmes se trouvait, tout en étant absolument incapable de leur apporter la moindre solution.

Le lendemain matin, il se réveillait déterminé : aujourd'hui, il allait déménager et dire à ses parents de lui fiche la paix. Mais quand il descendait, sa mère était là, en train de lui préparer son petit-déjeuner (son père était parti au travail depuis longtemps) et lui annonçait qu'elle s'apprêtait à acheter les billets pour leur voyage annuel à Saint-Barthélemy le jour même, et est-ce qu'il pouvait lui dire pour combien de jours il comptait les rejoindre ? (Ses parents lui payaient toujours ses vacances. Il était assez intelligent pour ne jamais mentionner la chose à ses amis.)

« Oui, M'man » répondait-il. Et puis il avalait son petit-déjeuner et partait pour la journée, rejoignant le monde, où personne ne le connaissait, et dans lequel il pouvait passer pour n'importe qui.

II

À dix-sept heures tous les jours de la semaine et à onze heures du matin tous les week-ends, JB prenait le métro et se rendait à son atelier de Long Island City. Le trajet en semaine avait sa préférence : il montait à la station Canal et regardait le train se remplir et se vider à chaque arrêt – un assemblage de passagers et d’ethnicités en mutation constante, la population du wagon se reconstituant environ tous les dix arrêts pour former d’improbables et exaltantes constellations de Polonais, Chinois, Coréens, Sénégalais ; Sénégalais, Dominicains, Indiens, Pakistanais ; Pakistanais, Irlandais, Salvadoriens, Mexicains ; Mexicains, Sri Lankais, Nigériens et Tibétains ; leur arrivée récente en Amérique, leur même air d’intense fatigue et ce mélange de détermination et de résignation que seul l’immigré possède constituant le seul lien qui les unissait.

Dans ces moments-là, il éprouvait à la fois de la reconnaissance pour la chance qu’il avait et une sorte de sentimentalisme à l’égard de sa ville, deux émotions qu’il ne ressentait presque jamais. Il était peu enclin à célébrer l’aspect de glorieuse mosaïque que représentait sa ville natale, et se moquait en général des gens qui le faisaient. Mais il admirait – comment pouvait-on s’en empêcher ? – la somme collective de labeur, de réel labeur, que ses compagnons de wagon avaient sans aucun doute accompli ce jour-là. Et, au lieu de se sentir honteux de sa relative indolence, il s’en trouvait soulagé.

La seule personne avec laquelle il eût jamais discuté de ce sentiment (de manière si elliptique que ce fût) était Henry Young l’Asiatique. Tous les deux se rendaient un jour à Long Island City – c’était en fait Henry qui avait permis à JB d’avoir un espace dans l’atelier – lorsqu’un homme chinois, tout menu et noueux, qui portait un énorme sac en plastique de couleur rouge orangé du bout recourbé de son index droit (comme s’il n’avait plus la force ou la volonté de le porter de manière plus affirmée), entra dans le wagon et s’affala sur le siège en face d’eux puis, croisant les jambes et les bras sur son torse, s’endormit aussitôt.

Henry – que JB connaissait depuis le lycée et qui, boursier comme lui, était le fils d’une couturière qui travaillait à Chinatown – avait jeté un regard à son camarade et murmuré : « Cela aurait pu être moi », et JB avait parfaitement saisi le mélange particulier de culpabilité et de bonheur que son ami éprouvait à cet instant précis.

L’autre aspect de ces trajets que JB adorait les soirs de semaine était la lumière – cette façon qu’elle avait d’emplir le train à l’instar de quelque chose de vivant tandis que les wagons traversaient le pont dans un bruit de ferraille, d’effacer la lassitude du visage de ses compagnons de voyage, les révélant tels qu’ils étaient lorsque, tout juste débarqués au pays et encore jeunes, ils imaginaient pouvoir conquérir l’Amérique. Il observait cette douce et sirupeuse clarté se répandre dans la voiture, gommer les sillons des fronts, recouvrir les cheveux gris d’une teinte dorée, adoucir l’éclat agressif des tissus bon marché pour leur donner un air chatoyant et raffiné. Puis le soleil disparaissait, le train s’en éloignant, indifférent, dans son bruit de ferraille, et le monde retournait à ses couleurs et formes ordinaires et tristes, les gens à leur humeur ordinaire et triste, un tour de passe-passe aussi cruel et abrupt que s’il avait été accompli d’un coup de baguette magique par un méchant sorcier.

JB aurait aimé passer pour l’un d’eux, mais il savait qu’il n’en était pas. Parfois, il y avait des Haïtiens dans le métro et, l’oreille soudain aux aguets, distinguant au milieu du murmure qui l’entourait le son chantant et bruyant de leur créole, il tournait son regard dans leur direction, celle des deux hommes au visage rond comme celui de son père, ou des deux femmes au nez mou et épaté comme celui de sa mère. Il espérait toujours que se présente une raison parfaitement naturelle pour qu’il puisse se mettre à leur parler – peut-être une querelle à propos d’un itinéraire dans laquelle il pourrait s’immiscer et fournir une réponse –, mais cela n’arrivait jamais. Parfois ils balayaient les sièges du regard tout en continuant à bavarder. Alors JB se crispait, prêt à leur sourire, mais jamais ils ne paraissaient le reconnaître comme l’un des leurs.

Et il ne l’était pas, à l’évidence. Même lui était conscient d’avoir plus en commun avec Henry Young l’Asiatique, avec Malcolm, avec Willem, ou même Jude, qu’avec eux. Il suffisait de le regarder : il descendait à la station Court Square et parcourait les trois pâtés de maisons qui le séparaient de l’ancienne fabrique de bouteilles où il partageait à l’époque un atelier avec trois autres personnes. Est-ce que les vrais Haïtiens avaient un atelier ? Est-ce qu’il viendrait même

à l'esprit de vrais Haïtiens de quitter leur grand appartement gratuit – où ils auraient très bien pu se confectionner leur propre petit coin pour peindre et gribouiller – dans le seul but de prendre le métro pour, au bout d'un trajet d'une demi-heure (imaginez la quantité de travail que l'on pouvait abattre dans ces trente minutes !), se rendre dans un espace sale et ensoleillé ? Non, bien sûr que non. Pour concevoir un tel luxe, il fallait être doté d'un esprit américain.

Le sol et les murs du loft (situé au deuxième étage et accessible par un escalier métallique qui, à peine y posait-on le pied, émettait une sorte de tintement) avaient été passés à la peinture blanche, sauf que le parquet, fendillé à l'extrême, paraissait par endroits avoir été recouvert d'un tapis à poils longs. Chaque mur était percé d'une haute fenêtre à croisée que les quatre artistes prenaient soin de toujours nettoyer (chacun d'eux possédait un mur dont il était personnellement responsable), tant en effet il aurait été dommage de laisser la poussière gâcher la formidable lumière qui constituait, à dire vrai, tout l'intérêt du lieu. On trouvait encore dans l'atelier des toilettes (innommables), une cuisine (légèrement moins horrifiante) et, au centre précis du loft, une table constituée d'une large plaque de marbre de qualité inférieure posée sur trois tréteaux. Celle-ci formait une aire commune (qu'ils pouvaient tous utiliser lorsqu'ils travaillaient sur un projet exigeant un peu plus d'espace) et, au fil des mois, le marbre s'était vu tour à tour maculé de traînées lilas et orangées et de taches de précieux rouge cadmium. Ce jour-là, la table se trouvait recouverte de longues bandes d'organza teintées à la main de différentes couleurs et retenues aux bords du plateau par des presse-papiers, l'extrémité des bandelettes se soulevant au rythme des palmes du ventilateur de plafond. Un carton plié était placé au centre de la table : EN TRAIN DE SÉCHER. NE PAS DÉPLACER. NETTOIERAI DEMAIN APRÈM. MERCI DE VOTRE PATIENCE, H.Y.

Aucune cloison ne subdivisait l'espace, mais celui-ci avait été partagé en quatre sections égales de cinquante mètres carrés, chacune démarquée par du chatterton, les lignes bleues délimitant non seulement le sol mais aussi les murs et le plafond au-dessus de la surface assignée à chaque artiste. Ils étaient tous extrêmement attentifs à respecter le territoire de l'un ou de l'autre ; l'usage consistait à faire semblant de ne pas entendre ce qui se passait dans la section d'un autre (même si celui-ci était en train de pester contre sa petite amie au téléphone et qu'on entendait évidemment tout ce qu'il disait), à se tenir à l'extérieur de la ligne bleue et à prononcer le nom de la

personne une fois, à voix basse – et encore, seulement si l'on voyait que celle-ci n'était pas complètement absorbée dans son travail –, avant de demander la permission de s'approcher.

À cinq heures et demie, la lumière était parfaite : dense et grasse, à l'instar du beurre, comme un peu plus tôt dans le métro, gonflant la pièce d'espoir et la rendant plus vaste. JB était seul. Richard, qui occupait la section mitoyenne, travaillait comme serveur dans un bar le soir et venait à l'atelier le matin, de même qu'Ali, dont la section se trouvait en face de la sienne. Restait Henry, dont la section se trouvait à la diagonale de la sienne et qui arrivait habituellement à dix-neuf heures, après avoir quitté son travail de jour dans une galerie. Il retira son blouson qu'il jeta dans un coin, découvrit sa toile et s'assit sur un tabouret face à celle-ci, tout en poussant un soupir.

Cela faisait cinq mois que JB partageait l'atelier (qu'il adorait plus qu'il n'aurait pu l'imaginer). Il appréciait le fait que ses camarades fussent tous d'authentiques artistes ; il n'aurait jamais pu travailler chez Ezra, non seulement parce qu'il croyait à ce que lui avait dit un jour son prof préféré – qu'il ne fallait jamais peindre là où on baisait – mais aussi parce que travailler chez Ezra signifiait être constamment entouré et interrompu par une bande de dilettantes. Là-bas, l'art n'avait qu'un rôle accessoire, associé à un mode de vie. On y peignait, sculptait, ou concevait des installations pourries parce que cela justifiait une certaine garde-robe, composée de tee-shirts délavés et de jeans sales, et un régime caustique à base de bières américaines bon marché et de coûteuses cigarettes américaines roulées à la main. Ici, en revanche, on pratiquait l'art parce que c'était la seule chose qu'on avait jamais su faire, la seule chose, véritablement, à laquelle on pensait quand on n'avait pas l'esprit traversé comme tout le monde de ces autres pensées plus éphémères : le sexe, la nourriture, le sommeil, les amis, l'argent, la gloire. Et quelque part en soi, que l'on se trouvât en train de flirter avec quelqu'un dans un bar, ou en train de dîner avec ses amis, la toile était toujours présente, avec ses formes et ses possibilités, flottant à la manière d'un embryon au fond des pupilles. Il y avait toujours un moment – ou du moins on l'espérait –, avec chaque peinture ou projet, où l'existence de cette œuvre devenait plus réelle que la vie de tous les jours, quand, assis n'importe où, on ne pensait plus qu'à retourner à l'atelier, à peine conscient d'avoir renversé une colline de sel au milieu de la table du dîner et d'être en train d'y dessiner ses tracés, schémas et plans, les grains blancs, tel du limon, s'agitant sous le bout du doigt.

Il aimait aussi la convivialité inattendue du lieu. Parfois le week-end, tout le monde s'y retrouvait et, émergeant du brouillard de sa peinture, il sentait qu'ils respiraient tous en rythme, presque pantelants dans leur effort de concentration. Dans ces moments-là, l'énergie collective qu'ils dépensaient lui paraissait emplir l'air comme du gaz inflammable et doux qu'il aurait aimé pouvoir mettre en bouteille pour en tirer son inspiration les jours où il en manquait, lorsqu'il restait littéralement assis devant sa toile pendant des heures, comme si, à force de la fixer des yeux, elle aurait pu par une déflagration se révéler soudain brillante et toute-puissante. Il aimait le cérémonial qui consistait à se tenir au bord du chatterton bleu et à se racler la gorge à l'adresse de Richard, puis à traverser la délimitation pour observer le travail de ce dernier, tous deux se tenant devant l'œuvre en silence, n'ayant besoin d'échanger que de très rares mots et néanmoins parvenant à comprendre exactement l'intention de l'autre. Il fallait passer tellement de temps à se justifier, à expliquer son travail – son sens, ce qu'on essayait d'accomplir et ses raisons, pourquoi on avait choisi telles couleurs, tel sujet, tels matériaux, telle pratique ou technique – que l'on se sentait soulagé de se trouver avec quelqu'un à qui l'on n'avait nul besoin d'expliquer quoi que ce soit : il suffisait d'observer longuement l'œuvre et, si l'on posait des questions, celles-ci étaient généralement directes, littérales et techniques. On aurait pu tout aussi bien parler moteurs ou plomberie, d'un problème simple, d'ordre mécanique, qui ne réclamait qu'une ou deux solutions.

Ils utilisaient tous un médium différent, si bien qu'ils ne se faisaient pas concurrence, ne craignant pas que l'un d'eux, artiste vidéaste par exemple, trouve avant l'autre un agent pour le représenter, et encore moins qu'un conservateur vienne regarder l'œuvre de l'un et tombe à la place amoureux de celle du voisin. Et pourtant – et c'était important – JB considérait avec un égal respect le travail de chacun de ses camarades. Henry réalisait ce qu'il appelait des sculptures déconstruites, des ikebanas étranges et complexes constitués de fleurs et de branches conçues dans différentes variétés de soie. Cependant, lorsqu'il avait terminé un arrangement, il retirait le contrefort de grillage et la sculpture s'aplatissait au sol pour former une sorte de flaque abstraite de couleurs – seul Henry savait à quoi celle-ci ressemblait en trois dimensions.

Ali était photographe et s'employait à créer une série intitulée *L'Histoire des Asiatiques en Amérique*, utilisant un cliché différent pour représenter chaque décennie de l'existence des Asiatiques en Amérique

depuis 1890. Pour chaque image, il concevait un diorama illustrant un événement ou thème particulier de l'époque à l'aide de l'une des boîtes en pin d'un mètre carré fabriquées par Richard qu'il peuplait, après les avoir peintes, de petites figurines de plastique achetées dans une boutique d'artisanat et qu'il décorait d'arbres et de routes en argile verni et de toiles de fond rendues au moyen d'un pinceau aux poils si fins que l'on aurait dit des cils. Il photographiait ensuite les dioramas, puis en faisait des tirages papiers en couleurs. Des quatre amis, Ali était le seul à avoir un agent et une exposition prévue dans sept mois, au sujet de laquelle les trois autres savaient qu'il ne fallait lui poser aucune question parce qu'à la moindre allusion il se mettait aussitôt à bêler d'angoisse. Ali ne procédait pas par ordre chronologique : il avait terminé les années deux mille – représentées par une section du sud de Broadway peuplée de couples, chacun composé d'un homme blanc suivi, quelques pas derrière lui, d'une femme asiatique – et les années quatre-vingt-dix – illustrées par un minuscule Chinois se faisant passer à tabac par deux tout aussi minuscules malfrats blancs munis de clés anglaises se dressant sur une surface passée au vernis pour ressembler au tarmac d'un parking brillant de pluie –, et travaillait en ce moment sur les années quarante, pour lesquelles il peignait un ensemble de cinquante hommes, femmes et enfants censés représenter des prisonniers internés au camp de Tule Lake. L'œuvre d'Ali était la plus laborieuse des quatre et lorsque, parfois, l'un des trois autres flemmardait, il allait rendre visite à Ali dans son espace pour s'asseoir à ses côtés et celui-ci, levant à peine les yeux de sa loupe sous laquelle se trouvait une figurine de six centimètres qu'il était en train de doter d'une jupe à chevrons et de chaussures bicolores, lui tendait soit une boule de laine d'acier afin que l'autre la lui désenchevêtre pour en faire des virevoltants soit une pelote de fil de fer de calibre fin auquel il voulait attacher de petits nœuds pour évoquer des barbelés.

Mais c'était le travail de Richard que JB admirait le plus. Il était sculpteur lui aussi mais ne travaillait qu'avec des matériaux éphémères. Il dessinait sur du papier brouillon des formes impossibles, puis les sculptait en glace, beurre, chocolat, ou en saindoux et les filmait ensuite en train de se désintégrer. Assister à la désagrégation de ses œuvres le rendait euphorique, mais JB qui, pas plus tard que le mois précédent, avait vu une de ses sculptures massives de deux mètres cinquante de hauteur – une aile plongeante de chauve-souris à l'allure de voile faite de jus de raisin congelé ressemblant à du sang coagulé – fondre goutte à goutte puis s'effondrer pour ne former

bientôt plus qu'une mare s'était inopinément retrouvé sur le point de pleurer, sans savoir toutefois si sa réaction était due à la destruction d'un objet si magnifique ou à la pure intensité liée au phénomène quotidien de la décomposition. À l'heure actuelle, Richard s'intéressait moins aux substances qui se liquéfiaient qu'à celles qui attiraient des insectes dévastateurs ; il portait un intérêt particulier aux mites, qui apparemment adoraient le miel. Il imaginait, comme il l'expliqua à JB, une sculpture dont la surface serait recouverte de tant de mites que l'on ne pourrait pas distinguer la forme de ce qu'elles étaient en train de dévorer. Sur le rebord de sa fenêtre s'alignaient des bocaux de miel dans lesquels flottaient des peignes poreux, tels des fétus en suspension dans du formaldéhyde.

Des quatre, JB était le seul artiste classique. Il peignait. Pire, c'était un peintre figuratif. Dans son école d'arts plastiques, personne ne s'intéressait vraiment à l'art figuratif : n'importe quoi d'autre – la vidéo, la performance, la photographie – était considéré comme plus exaltant que la peinture, et absolument tout valait mieux que l'art figuratif. « C'est comme ça depuis les années cinquante, lui avait dit en soupirant l'un de ses professeurs lorsque JB s'était plaint auprès de lui. Tu connais ce slogan des militaires américains ? “Les Rares, les Courageux...” ? C'est nous, nous les losers solitaires. »

On ne pouvait pas dire qu'au fil des ans il n'avait pas tenté d'autres choses, expérimenté d'autres médiums (ce stupide projet de cheveux, fallacieux, un plagiat de Meret Oppenheim ! Aurait-il pu s'engager dans une voie plus médiocre ? Malcolm et lui avaient eu une terrible altercation – comme ils n'en avaient jamais eu auparavant – quand son ami avait appelé sa série un « ersatz de Lorna Simpson » et, bien sûr, le pire, c'était que Malcolm avait parfaitement raison), et s'il refusait d'avouer à quiconque son sentiment que la peinture figurative avait quelque chose de mou, d'efféminé presque, loin du dur à cuire qu'il aurait aimé être, il lui avait pourtant fallu récemment accepter que c'était lui : il aimait la peinture, l'art du portrait, et il allait s'y consacrer.

Alors, quoi ? Il avait connu des artistes – il en connaissait encore à l'heure actuelle – qui, techniquement, le surpassaient largement. Ils étaient meilleurs dessinateurs, avaient un meilleur sens de la composition et de la couleur, étaient plus disciplinés. Mais ils ne possédaient aucune imagination. Un artiste, de même qu'un écrivain ou un compositeur, avait besoin de thèmes, de sujets. Et pendant longtemps, JB n'eut simplement aucune idée. Il essaya de ne dessiner que des Noirs,

mais il n'était pas, loin s'en fallait, le seul à le faire, et il n'avait pas l'impression d'avoir quoi que ce soit de nouveau à ajouter. Pendant un moment, il représenta des gangsters, mais cela finit par l'ennuyer aussi. Il fit le portrait des femmes de sa famille, mais cela le ramena au problème noir. Il commença une série à partir des albums de Tintin, reproduisant les personnages de manière réaliste, sous des traits véritablement humains, mais cette entreprise lui apparut vite trop ironique et creuse, et il renonça à son projet. Aussi traînassait-il, passant de toile en toile, peignant des gens aperçus dans la rue ou le métro, ou bien des scènes empruntées aux nombreuses fêtes qu'Ezra organisait (c'étaient les toiles les moins réussies ; le genre de personnes qui s'y réunissaient s'habillaient et se mouvaient comme pour un défilé, et JB finit par se retrouver avec des pages entières de croquis de jeunes filles en train de poser et de jeunes hommes se pavanant, leurs yeux fuyant soigneusement son regard), jusqu'au soir où, assis sur le canapé déprimant de l'appartement déprimant de Jude et Willem, JB les observa préparer le dîner, exécutant leur ballet dans leur cuisine miniature, comme un couple de lesbiennes émoustillées. C'était l'un des rares dimanches soir où il n'était pas allé chez sa mère, parce que cette dernière, sa grand-mère et ses tantes étaient parties ensemble sur l'une de ces croisières kitsch en Méditerranée à laquelle il avait refusé de participer. Mais, habitué à voir des gens et à ce qu'on lui prépare un dîner – un vrai dîner – le dimanche, il s'était invité chez Jude et Willem, sachant qu'ils seraient chez eux dans la mesure où ni l'un ni l'autre n'avait les moyens de sortir.

Il avait comme toujours son cahier de croquis avec lui et, quand Jude s'installa à la table pliante pour couper des oignons (ils préparaient tout sur la table du salon parce qu'il n'y avait pas de plan de travail dans la cuisine), il se mit à le dessiner, presque machinalement. Lorsque de la cuisine lui parvinrent soudain un grand bruit et l'odeur d'huile d'olive fumante, JB se déplaça et aperçut Willem une poêle à la main en train d'aplatir un poulet, le bras levé au-dessus de la viande comme s'il s'apprêtait à lui donner la fessée d'un air étrangement paisible, et il se mit également à le dessiner.

Il n'était pas sûr à ce moment-là de poursuivre un véritable projet mais, le week-end suivant, il emporta à Pho Viet Huong, où ils devaient tous se retrouver, l'un des vieux appareils photo d'Ali et prit un cliché de ses trois amis en train de manger puis, un peu plus tard, en train de marcher dans la rue enneigée. Ils avançaient à pas particulièrement lents sur le trottoir glissant, par égard pour Jude. Il

les observa, alignés, à travers le viseur de l'appareil : Malcolm, Jude, Willem – Malcolm et Willem placés de part et d'autre de Jude, se tenant à proximité de ce dernier (JB en était conscient pour avoir lui-même occupé cette place auparavant) de façon à pouvoir le rattraper s'il dérapait, tout en conservant une certaine distance pour que Jude ne les soupçonne pas d'anticiper sa chute. Ils ne s'étaient jamais concertés sur le sujet, songea JB – ils avaient juste formé cette habitude.

Il prit la photo. « Qu'est-ce que tu fais, JB ? » demanda Jude, alors que Malcolm râlait : « Tu vas arrêter, JB ! »

Ce soir-là, la fête avait lieu dans un loft de Centre Street, chez une jeune femme prénommée Mirasol, sœur jumelle de leur amie de fac Phaedra. Une fois à l'intérieur, alors que chacun avait rejoint son sous-groupe respectif, JB fit un signe de la main à Richard qui se trouvait à l'autre bout de la pièce et, après avoir remarqué avec énervement que Mirasol avait prévu tout un buffet de nourriture et qu'il venait en d'autres termes de gâcher quatorze dollars à Pho Viet Huong alors qu'il aurait pu dîner là gratuitement, il se mit à errer en direction de Jude, engagé dans une conversation avec Phaedra, ainsi qu'avec un gros type – possiblement le petit ami de cette dernière – et un autre jeune homme mince et barbu que JB reconnut comme l'un des collègues de Jude. Jude était perché sur le dossier de l'un des canapés avec Phaedra à ses côtés ; tous deux faisaient face aux deux jeunes hommes, et tous riaient de conserve : JB les photographia.

D'ordinaire, aux fêtes, JB se joignait à un petit groupe de trois ou quatre personnes ou bien s'y trouvait happé, puis passait la soirée au cœur de formations à géométrie variable, s'attachant à l'une puis à l'autre, récoltant les potins ou bien lançant d'innocentes rumeurs, ou encore feignant de se confier et amenant les gens à lui révéler leurs aversions en échange des siennes. Mais ce soir-là, globalement sobre, il arpenta la pièce d'un air alerte et résolu, prenant des photos de ses trois amis au gré de leurs déplacements, sans que ceux-ci s'aperçoivent qu'il les suivait à la trace. À un moment donné – deux heures environ s'étaient écoulées –, il les retrouva, seuls entre eux, installés près de la fenêtre : Jude parlait, et les deux autres se penchaient vers lui pour l'entendre puis, l'instant d'après, tous les trois se redressaient et, en chœur, se mettaient à rire, et, malgré un léger sentiment de tristesse et de jalousie, JB exultait d'avoir réussi à prendre les deux photos. *Ce soir, je suis un appareil photo, songea-t-il, et demain je serai de nouveau JB.*

En un certain sens, il n'avait jamais autant apprécié une fête, et personne ne semblait remarquer son vagabondage délibéré, sauf

Richard qui, lorsqu'une heure plus tard les quatre amis se préparaient à partir pour le nord de Manhattan (les parents de Malcolm étaient à la campagne, et Malcolm croyait savoir où sa mère cachait son herbe), lui asséna de façon inattendue une bonne vieille tape amicale sur l'épaule.

- Tu es sur quelque chose ?
- Je crois.
- Content pour toi.

Le lendemain, il s'assit à son ordinateur pour visionner les images de la veille. L'appareil photo n'était pas de très bonne qualité, si bien que tous les clichés apparaissaient comme plongés dans une sorte de brume jaune, ce qui, ajouté à ses piètres talents pour la mise au point, leur donnait à tous une chaleur, une richesse et un léger flouté, comme si les photos avaient été prises à travers un verre rempli de whisky. Il s'arrêta sur un gros plan du visage de Willem en train de sourire à quelqu'un hors champ (une fille, sans aucun doute), et sur la photo de Jude et de Phaedra sur le canapé : Jude portait un sweat-shirt d'un bleu marine intense dont JB ne parvint jamais à savoir s'il appartenait à Jude ou à Willem tant l'un et l'autre le mettaient souvent ; Phaedra, elle, était vêtue d'une robe en laine d'un rouge sombre comme le porto et tenait la tête penchée vers celle de Jude, la noirceur des cheveux de celle-ci faisant, par contraste, apparaître ceux de Jude plus clairs que nature alors que le rêche tissu turquoise qui recouvrait le canapé sur lequel ils étaient assis leur conférait à tous deux une brillance de pierres précieuses, des teintes parfaitement léchées et éclatantes, une complexion somptueuse. Personne n'aurait pu résister à l'envie de peindre de telles couleurs, aussi se lança-t-il, esquissant d'abord la scène au crayon dans son cahier de croquis, la reproduisant ensuite sur un support plus épais à la peinture à l'eau, puis, finalement, sur une toile, à l'acrylique.

Quatre mois s'étaient écoulés, et il comptait aujourd'hui onze toiles quasiment terminées – un rendement étonnant pour JB –, toutes représentant des scènes de la vie de ses amis. Il y avait Willem dans l'attente d'une audition, révisant une dernière fois ses répliques, la semelle de sa botte appuyée contre le mur rouge et collant qui se trouvait derrière lui ; Jude au théâtre, son visage plongé dans une semi-pénombre, à l'instant précis où il s'était mis à sourire (JB avait failli être expulsé de la salle pour avoir pris cette photo) ; Malcolm, assis l'air raide sur un canapé à un ou deux mètres de distance de son

père, le dos droit et les poings serrés sur les genoux, tous les deux en train de regarder un film de Buñuel sur l'écran d'une télévision hors champ. Après quelques expérimentations, JB s'était fixé sur des toiles de la taille standard d'un tirage photographique, de cinquante sur soixante-cinq centimètres, toutes orientées horizontalement, et dont il imaginait qu'elles pourraient un jour former une longue bande unique et serpentine qui se déroulerait le long des murs d'une galerie, chaque image succédant à la précédente de façon aussi fluide que celles d'un film. Le style était réaliste, mais d'un réalisme photographique ; il avait continué de travailler avec l'appareil médiocre d'Ali et s'efforçait de conserver dans chaque tableau cette qualité légèrement duvetée que l'appareil conférait à tous les clichés, comme si l'on avait effacé la pellicule supérieure de clarté pour laisser affleurer derrière elle une image plus émoussée que ce que l'œil nu était capable de percevoir.

Dans ses moments de doute, JB s'inquiétait parfois de l'aspect trop féérique et replié de son projet – c'était dans ces moments-là qu'avoir un agent aidait réellement, ne fût-ce que pour se rappeler qu'au moins une personne appréciait votre travail, le considérait comme important, sinon beau –, mais il ne pouvait nier le plaisir qu'il en tirait, le sentiment d'autorité et de contentement. Parfois, il regrettait de ne pas figurer lui-même sur les clichés ; il entreprenait de livrer un récit complet de l'existence de ses amis, au sein duquel son absence créait une énorme béance, mais il appréciait aussi le rôle de démiurge que cela lui donnait. Il se mit à voir ses amis sous un jour différent, non plus comme de simples appendices à sa vie mais comme des personnes distinctes, habitant leur propre histoire ; il avait parfois le sentiment de les découvrir pour la première fois, bien qu'il les connût depuis tant d'années.

Un mois environ après s'être lancé dans son projet, lorsqu'il sut qu'il allait y consacrer tous ses efforts, il fallut évidemment leur expliquer pourquoi il passait son temps à les poursuivre avec un appareil photo, à prendre des clichés des instants ordinaires de leur vie, et pourquoi il était crucial qu'ils l'y autorisent et lui laissent autant que possible le champ libre. Ils avaient dîné dans une échoppe de nouilles vietnamiennes d'Orchard Street dont ils espéraient qu'elle pourrait remplacer Pho Viet Huong et, après que JB eut débité son discours – avec une nervosité dont il n'était pas coutumier –, tous fixèrent Jude, dont JB savait à l'avance qu'il serait le problème. Les deux autres accepteraient, mais cela ne l'avancerait guère. Ils devaient

tous être d'accord, sinon cela ne fonctionnerait pas, et Jude était de loin le plus complexé d'entre eux ; à l'université, il détournait la tête ou se dissimulait le visage chaque fois que quelqu'un essayait de le photographier, et, dès qu'il souriait ou riait, il se recouvrait comme par réflexe la bouche de la main, un tic qui les agaçaient tous et dont il ne s'était dépris que ces dernières années.

Comme il l'avait craint, Jude se montra suspicieux. « Qu'est-ce que cela impliquerait ? » ne cessait-il de demander, et JB, s'armant de toute sa patience, dut lui répéter à de nombreuses reprises que son but ne consistait évidemment pas à l'humilier ou à l'exploiter, mais seulement à établir la chronique photographique de l'écoulement de chacune de leur existence. Les autres gardèrent le silence, laissant JB œuvrer, et Jude finit par consentir, non sans exprimer un certain mécontentement.

– Cela va durer combien de temps ? demanda Jude.

– Pour toujours, j'espère.

Et il le pensait. Son seul regret était de ne pas avoir commencé plus tôt, à l'époque où ils étaient encore tout jeunes.

Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, il marcha aux côtés de Jude.

– Jude, dit-il à voix basse pour que les autres ne l'entendent pas. Tout ce qui te concerne, je te le laisserai voir à l'avance. Si tu poses ton veto, je ne l'exposerai jamais.

Jude le fixa des yeux.

– Promis ?

– Juré.

Il regretta aussitôt sa proposition, car, à la vérité, Jude était celui des trois qu'il préférait peindre : c'était le plus beau d'entre eux – celui dont le visage affichait les traits les plus intéressants et la complexion la plus inhabituelle –, et c'était également le plus timide. Aussi les clichés de lui semblaient-ils toujours empreints d'une qualité plus précieuse que ceux des autres.

Le dimanche suivant, de retour chez sa mère, JB fouilla dans des cartons qu'il avait rapportés de l'université et rangés dans son ancienne chambre, à la recherche d'une photographie dont il se souvenait. Il finit par la trouver : un cliché de Jude datant de leur première année d'études que quelqu'un avait pris et fait tirer, et qui s'était retrouvé pour une raison ou une autre en sa possession. Sur celui-ci, Jude se tenait debout dans le salon de leur appartement, partiellement tourné vers l'objectif. Il avait le bras gauche passé sur le torse, de sorte que l'on pouvait distinguer la cicatrice satinée en forme d'étoile sur le dos

de sa main, tandis que de l'autre il tenait, l'air peu convaincu, une cigarette éteinte. Il portait un tee-shirt à manches longues à rayures bleues et blanches qu'il semblait avoir emprunté tant il flottait dedans (même s'il aurait tout aussi bien pu lui appartenir : à cette époque, tous ses vêtements étaient trop grands parce que, comme ils le compriront plus tard, Jude les achetait intentionnellement avec plusieurs tailles de plus pour pouvoir continuer à les porter au fil des années et de sa croissance), et ses cheveux, qu'il aimait en ce temps-là avoir un peu longs pour pouvoir se dissimuler derrière, lui arrivaient à la mâchoire. Mais le souvenir le plus net que JB avait gardé de cette photo était l'expression qu'arborait le visage de Jude : une méfiance qui ne le quittait jamais à l'époque. JB n'avait pas vu ce portrait depuis des années, mais en le regardant ce jour-là, il se sentit vide, pour des raisons qu'il n'était pas vraiment capable d'articuler.

C'était le tableau sur lequel il travaillait à ce moment-là, et, pour la circonstance, il s'était écarté de la formule et avait choisi une toile d'un mètre carré. Il avait tenté pendant des jours de parvenir à cette teinte précise des iris de Jude, d'un vert délicat et reptilien, et avait retouché à d'innombrables reprises la couleur de ses cheveux avant de s'en trouver satisfait. C'était une excellente toile, et il le savait, le savait de manière absolue, comme parfois on en a la conviction, et il n'avait aucune intention de la montrer à Jude avant qu'elle ne soit accrochée dans une galerie quelque part et que Jude ne puisse plus rien y faire. Il savait que Jude détesterait son air fragile, féminin, vulnérable, qui lui donnait un air si jeune, et JB savait aussi qu'il trouverait beaucoup d'autres aspects chimériques à honnir, des choses que JB ne pouvait même pas commencer à imaginer ou concevoir, parce qu'il n'était pas un fêlé comme Jude, dans la haine de soi. Mais à ses yeux, cette toile recelait tout ce qu'il espérait que sa série incarnerait : une lettre d'amour, un document, une épopée, son œuvre. Quand il y travaillait, il avait parfois l'impression de voler, comme si le monde des galeries, des fêtes, des autres artistes et de leurs ambitions avait rétréci jusqu'à ne plus former en contrebas qu'un point minuscule comme un ballon de football dont il pouvait se débarrasser d'un coup de pied et le regarder disparaître en direction d'une lointaine orbite, avec laquelle il n'avait plus rien à voir.

Il était presque six heures. La lumière allait bientôt changer. Pour l'instant le silence continuait de régner autour de lui, même si au loin il entendait le métro qui passait sur le pont dans son bruit de

ferraille. Devant lui, sa toile attendait. Alors il saisit son pinceau et se mit à la tâche.

*

On pouvait désormais lire de la poésie dans le métro. Au-dessus des rangées de sièges en plastique moulé, entre les publicités pour des cabinets de dermatologie ou pour des entreprises promettant l'obtention de diplômes universitaires par correspondance, s'étaient de longs panneaux plastifiés sur lesquels des poèmes étaient imprimés : du sous-Stevens, du sous-sous-Roethke, ou du sous-sous-sous-Lowell, des vers destinés à ne déranger personne, la beauté et la colère réduits à des aphorismes creux.

C'était en tout cas ce que JB ne se lassait pas de dire. Ces poèmes avaient fait leur apparition quand il était en classe de première, et depuis quinze ans il n'avait cessé de s'en plaindre.

– Au lieu de financer un art authentique et de vrais artistes, ils donnent de l'argent à une bande de vieilles filles bibliothécaires et de pédés collets montés pour sélectionner cette merde, hurlait-il à l'adresse de Willem par-dessus le bruit assourdissant qu'émettaient les freins de la rame de métro de la ligne F. Ce ne sont que des poèmes de merde à la Edna St. Vincent Millay. Ou alors des poètes carrément valables qui se sont fait châtrer. Et puis ce sont tous des Blancs, t'as remarqué ? Non mais, putain, ils croient quoi ?

La semaine suivante, Willem vit une affiche avec un poème de Langston Hughes et appela JB pour lui en faire part.

– Langston Hughes ?! maugréa JB. Laisse-moi deviner, « Un rêve différé », non ? J'en étais sûr ! Cette merde ne compte pas. Et de toute façon, s'il devait réellement y avoir une explosion, cette merde serait balayée en deux secondes chrono.

En face de Willem, cet après-midi-là, un poème de Thom Gunn : « Leur relation consistait / À savoir si elle existait. » En dessous, quelqu'un a écrit au feutre noir : « T'en fais pas, mec, moi non plus j'ai pas de nana. » Il ferme les yeux.

Une telle fatigue alors qu'il n'est que seize heures et qu'il n'a pas encore commencé à travailler n'augure rien de bon. Il n'aurait pas dû aller avec JB à Brooklyn la veille au soir, mais personne d'autre ne voulait y aller avec lui et JB prétendait qu'il lui était redevable – n'avait-il pas accompagné Willem à l'horrible one man show de son copain le mois dernier ?

Alors il y était allé, évidemment.

– C'est quoi comme groupe ? lui avait-il demandé pendant qu'ils attendaient sur le quai du métro aérien.

Willem portait un manteau trop fin pour la température et avait perdu l'un de ses gants, si bien qu'il s'enveloppa le torse de ses bras, calant ses mains sous ses aisselles, et se mit à se balancer d'avant en arrière sur ses talons – une posture qu'il avait l'habitude d'adopter chaque fois qu'il devait rester debout sans bouger dans le froid.

– Le groupe de Joseph, répondit JB.

– Ah, fit-il.

Il n'avait aucune idée de qui était Joseph. Il admirait l'autorité toute fellinienne que JB exerçait sur son vaste cercle social au sein duquel tous jouaient le rôle de figurants en costume bigarré, tandis que Malcolm, Jude et lui constituaient de cruciaux accessoires (certes moins hauts en couleur) au service de sa vision, à l'instar de chefs machinistes ou de directeurs artistiques adjoints qu'il tenait tacitement pour responsables de la bonne marche de son entreprise.

– C'est du hard, déclara JB gracieusement, comme si cela devait l'aider à resituer Joseph.

– Comment s'appelle le groupe ?

– Ok, voilà le truc, répondit JB avec un sourire. Il s'appelle Smegma Cake 2.

– Quoi ? demanda-t-il en riant. Smegma Cake 2 ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui est arrivé à Smegma Cake 1 ?

– Ils ont eu une infection au staphylocoque, cria JB par-dessus le bruit du métro qui entraînait dans la station.

Une femme d'un certain âge qui se tenait près d'eux leur lança un regard noir.

Sans surprise, Smegma Cake 2 n'était pas un très bon groupe. Ce n'était même pas du hard, en réalité : plutôt genre ska, entraînant et sinueux (« Leur son est bizarre ! » lui hurla JB à l'oreille alors qu'ils exécutaient l'un de leurs longs morceaux, "Phantom Snatch 3000". « Ouais, répondit-il en hurlant, c'est con ! »). Au milieu du concert (chaque titre semblait durer vingt minutes), il fut pris de vertige, tant à cause de l'ineptie du groupe que de la densité de la foule, et il se mit à danser maladroitement le pogo avec JB, tous les deux se heurtant à leurs voisins et aux spectateurs alentour, jusqu'à ce que tout le monde se rentre dedans, mais de bon cœur, comme une bande de bambins éméchés, JB l'attrapant par les épaules et tous les deux, visage contre visage, riant à gorge déployée. C'était dans de pareils

moments qu'il adorait JB sans réserve, sa capacité et son enthousiasme à se comporter de manière parfaitement loufoque et frivole, ce qu'il ne pouvait jamais se permettre avec Malcolm ou Jude – Malcolm, parce que celui-ci, malgré tout ce qu'il en disait, tenait aux convenances, et Jude, à cause de son sérieux.

Évidemment, ce matin-là, il avait souffert. Il s'était réveillé dans l'espace que JB occupait dans le loft d'Ezra, sur le matelas sans draps ni couverture de son ami (non loin, par terre, JB lui-même ronflait la bouche ouverte, couché dans un tas de linge aux senteurs de tourbe), sans trop savoir de quelle manière, précisément, ils étaient retournés à Manhattan. Willem n'avait pas l'habitude de se souler ou de fumer, mais en compagnie de JB cela lui arrivait parfois. Rentrer à Lispenard Street, retrouver la tranquillité et la propreté de son appartement avait été un soulagement, le soleil qui chauffait agréablement son côté de la chambre entre onze heures du matin et une heure de l'après-midi dardant déjà ses rayons à travers la vitre alors que Jude était parti depuis longtemps au travail. Il régla son réveil et s'endormit aussitôt, se réveillant avec tout juste assez de temps pour se doucher et avaler une aspirine avant d'aller en vitesse prendre le métro.

Le restaurant où il travaillait avait établi sa réputation sur la qualité de ses plats – recherchés, sans l'être trop – ainsi que sur la constance et l'amabilité de ses serveurs. À Ortolan, on leur apprenait à se montrer chaleureux, mais pas familiers, accessibles, mais pas décontractés. « On n'est pas à Friendly's ici », aimait rappeler son patron, Findlay, le gérant du restaurant. « Souriez, mais ne donnez pas votre nom aux clients. » Il y avait un tas de règles de ce type à Ortolan : les employées femmes avaient le droit de porter leur alliance, mais pas d'autres bijoux. Les cheveux des hommes ne devaient pas dépasser en longueur les lobes d'oreille. Pas de vernis à ongles. Pas de barbe de plus de deux jours. La moustache pouvait être tolérée au cas par cas, de même que les tatouages.

Willem était serveur à Ortolan depuis presque deux ans. Avant, il travaillait le week-end à l'heure du brunch et en semaine à l'heure du déjeuner dans un restaurant bruyant et populaire de Chelsea qui s'appelait Digits, où les clients (presque exclusivement des hommes d'un certain âge : quarante ans, au moins) lui demandaient régulièrement s'il faisait partie du menu, puis s'esclaffaient d'un air polisson, contents d'eux, comme s'ils étaient les premiers, et non le onzième ou douzième pour ce seul service, à lui avoir jamais posé la question. Malgré tout, Willem souriait à chaque fois et répondait « Seulement en

entrée », et les clients de répliquer « Mais je veux un plat principal ». Alors Willem souriait derechef, et recevait un bon pourboire à la fin.

C'était un condisciple de son école de théâtre – Roman, un acteur lui aussi – qui l'avait présenté à Findlay après avoir décroché un rôle dans une série télévisée et démissionné de chez Ortolan. (Il avait des remords à accepter le rôle, expliqua-t-il à Willem, mais avait-il le choix ? C'était trop bien payé pour pouvoir refuser.) Willem lui était reconnaissant de l'avoir recommandé, parce qu'en plus de la qualité de ses plats et de son service, Ortolan était aussi connu – bien qu'au sein d'un groupe de personnes beaucoup plus restreint – pour ses horaires flexibles, en particulier si Findlay vous appréciait. Ce dernier aimait les femmes brunes de petite taille et à la poitrine plate, et toutes sortes d'hommes – du moment qu'ils étaient grands et minces et, d'après la rumeur, non asiatiques. Parfois, Willem se tenait sur le pas de la porte de la cuisine et observait les paires mal assorties de petites serveuses aux cheveux bruns et de grands hommes minces qui circulaient dans la salle principale, tels d'insolites danseurs de menuets.

Tous les serveurs à Ortolan n'étaient pas forcément acteurs. Ou, plus précisément, tous n'étaient plus à ce jour forcément acteurs. Il y avait certains restaurants à New York où l'on passait du statut d'acteur employé comme serveur au statut, en quelque sorte, de serveur qui avait autrefois été acteur. Et si le restaurant était assez bon, assez respecté, il ne s'agissait pas alors que d'une transition professionnelle parfaitement acceptable, mais d'une transition professionnelle désirable. Un serveur dans un restaurant réputé pouvait obtenir pour ses amis une réservation convoitée et persuader, à force de charme, le personnel de cuisine d'envoyer des plats gratuits à ces mêmes amis (bien que Willem apprît que charmer le personnel de cuisine s'avérait moins facile qu'il ne l'aurait imaginé). Mais qu'est-ce qu'un acteur employé comme serveur pouvait obtenir pour ses amis ? L'énième billet pour l'un de ces spectacles dans un minuscule théâtre, où il fallait se procurer son propre complet pour jouer le rôle d'un agent de change qui pourrait s'avérer – ou ne pas s'avérer – être un zombie, alors qu'il n'y avait pas de budget pour les costumes ? (C'était précisément ce qu'il avait été amené à faire l'année précédente. Et comme il ne possédait pas de complet à lui, il avait dû en emprunter un à Jude. Ce dernier mesurait environ deux centimètres et demi de plus que lui, si bien que pendant tout le temps où il s'était produit sur scène il avait dû retrousser les jambes du pantalon et les fixer à l'intérieur avec du ruban adhésif.)

On pouvait facilement discerner à Ortolan les serveurs qui avaient autrefois été acteurs et étaient devenus depuis serveurs de métier. Pour commencer, les serveurs professionnels étaient plus âgés ; ils se montraient par ailleurs pointilleux et précis lorsqu'il s'agissait d'appliquer les règles de Findlay ; et aux dîners du personnel, ils faisaient ostensiblement tourner dans leur verre le vin que l'assistant du sommelier leur versait pour qu'ils le goûtent et lâchaient des remarques du type : « Cela ressemble un peu à ce linne calodo petite sirah que vous nous avez servi la semaine dernière, José, n'est-ce pas ? » ou « Cela a un goût un peu minéral, non ? C'est un vin de Nouvelle-Zélande ? » Il allait sans dire que vous ne leur demandiez pas de venir à vos spectacles (vous n'invitiez que vos collègues acteurs-serveurs, et quand l'un de ces derniers vous invitait à son tour, il était considéré comme poli, à tout le moins, d'essayer d'y aller), et vous ne discutiez certainement pas d'auditions, ni d'agents, ou d'aucun sujet de la sorte avec eux. Se produire sur scène c'était comme faire la guerre, et eux faisaient partie des vétérans : ils ne voulaient pas songer à la guerre, et encore moins en parler avec de jeunes nigauds encore tout feu tout flamme à l'idée de rejoindre les tranchées.

Findlay lui-même avait autrefois été acteur, mais à la différence des autres, il aimait parler de son existence passée, ou du moins en proposer un certain récit – peut-être « aimer » n'est-il pas le mot juste ; peut-être faudrait-il se contenter de dire qu'il en parlait. D'après celui-ci, il avait presque failli une fois décrocher le second rôle dans la pièce de Tony Kushner, *A Bright Room Called Day*, mise en scène au Public Theater (plus tard, l'une des serveuses leur avait signalé que tous les rôles importants dans la pièce étaient des rôles de femmes). Il avait été la doublure d'un acteur sur Broadway (pour quel spectacle, cela n'avait jamais été clair). Findlay était un *memento mori* en chair et en os de la carrière de comédien, une mise en garde en costume gris, et ceux qui étaient encore acteurs soit l'évitaient (comme si la malédiction qui l'avait touché pouvait se révéler contagieuse), soit l'observaient au contraire de près (comme si, en restant en contact avec lui, ils se retrouveraient vaccinés).

Mais à quel moment Findlay avait-il décidé d'abandonner sa carrière d'acteur, et comment cela s'était-il produit ? Était-ce simplement l'âge ? À dire vrai, il n'était plus tout jeune : quarante-cinq, cinquante ans, autour de là. Comment savait-on que le temps était venu de renoncer ? Était-ce lorsqu'on avait atteint les trente-huit ans et que l'on n'avait toujours pas trouvé d'agent (comme ils soupçonnaient

que c'était le cas pour Joel) ? Ou bien lorsqu'on atteignait les quarante ans, que l'on partageait toujours son appartement avec un colocataire, et que l'on gagnait plus d'argent en travaillant comme serveur à temps partiel que l'année où l'on avait décidé d'être acteur à temps plein (comme ils savaient que c'était le cas pour Kevin) ? Était-ce lorsqu'on devenait gros, ou chauve, ou bien lorsqu'une piètre chirurgie plastique ne parvenait plus à dissimuler que l'on était devenu gros et chauve ? À quel moment, à force de poursuivre ses ambitions, devenait-on plus imprudent que courageux ? Comment savait-on quand il fallait renoncer ? Quelques décennies plus tôt – des décennies plus intransigeantes, moins stimulantes, mais finalement plus faciles – les choses auraient été bien plus claires : on s'arrêtait à l'âge de quarante ans, ou lorsqu'on se mariait, ou bien lorsqu'on avait des enfants, ou encore au bout de cinq ans, de dix ans, de quinze. Alors on s'employait à trouver un vrai travail, et ses rêves de devenir acteur et de poursuivre une carrière dans le domaine s'estompaient dans la pénombre du passé, se désagrégeant aussi silencieusement qu'un bloc de glace dans un bain chaud.

Mais aujourd'hui l'époque était à la réalisation de soi, une époque où se contenter d'une existence de second choix passait pour un signe de faiblesse innommable. En un sens, le fait d'accepter ce qui semblait devoir être son destin – autrefois considéré comme une forme de dignité – n'était plus à l'heure actuelle qu'une marque de couardise. Parfois la pression pour atteindre le bonheur devenait presque oppressante, comme si celui-ci était une chose à laquelle tout le monde devait et pouvait accéder, et que le moindre fléchissement dans cette quête vous était en quelque sorte imputable. Willem allait-il continuer à travailler année après année à Ortolan, à prendre le même métro pour se rendre à ses auditions, à répéter et répéter, encore et toujours, parvenant peut-être à un moment à progresser de quelques petits centimètres, si petits que l'on pouvait à peine parler de progression ? Aurait-il un jour le courage de renoncer ? Et serait-il capable de reconnaître ce jour ? Ou bien se réveillerait-il un matin pour découvrir dans le miroir un vieil homme, continuant à se dire acteur, de peur d'admettre qu'il pourrait ne pas l'être, qu'il pourrait bien ne jamais l'être ?

JB tenait Willem personnellement pour responsable de son manque de succès. L'un des sermons préférés de JB à l'adresse de Willem commençait par ces mots « Si j'étais aussi beau gosse que toi, Willem », et se terminait sur ces phrases « Tout t'a tellement toujours souri que tu es devenu pourri gâté et que tu crois que les choses vont te tomber

toutes crues dans le bec. Mais tu sais quoi, Willem ? Tu es certes beau gosse, mais on est tous beaux gosses, et tu vas devoir te donner un peu plus de mal que ça ».

Le côté ironique d'un tel discours de la part de JB ne lui échappait pas. Gâté ? Il fallait voir les membres de la famille de JB, tous aux petits soins pour lui, à lui préparer ses plats préférés et lui repasser ses chemises, l'abreuvant de compliments et le couvrant de marques d'affection ; un jour, il avait entendu JB au téléphone expliquer à sa mère qu'il manquait de sous-vêtements et lui demander de lui en acheter, annonçant qu'il les récupérerait quand il viendrait dimanche pour dîner, et, au fait, il aimerait bien un jarret de porc pour le repas. Pourtant, en même temps, il comprenait ce que JB voulait dire. Il n'était pas paresseux, il le savait, mais ce qui lui manquait au fond, c'était le type d'ambition qui animait JB ou Jude, cette détermination inébranlable et implacable qui les faisait rester à l'atelier ou au bureau plus tard que tout le monde et leur conférait ce regard légèrement distant, lui donnant toujours l'impression qu'une part d'eux vivait déjà dans un avenir qu'ils s'étaient imaginé et dont les contours n'avaient de réalité que pour eux. L'ambition de JB s'alimentait de la soif pour cet avenir qu'il voulait atteindre au plus vite ; celle de Jude, pensait-il, était plus motivée par sa peur de retomber en arrière, si jamais il n'avancait pas, dans une existence passée qu'il avait délaissée, et dont il ne leur parlait jamais. Jude et JB n'étaient pas les seuls à posséder cette qualité : New York regorgeait d'ambitieux. L'ambition, en ces lieux, constituait même souvent l'unique dénominateur commun.

L'ambition et l'athéisme : « L'ambition est ma seule religion », lui avait déclaré JB un soir tard, après un certain nombre de bières, et cette réplique eut beau lui paraître un peu trop préparée, comme si JB s'était entraîné pour essayer d'en perfectionner la tonalité naturelle et désinvolte, il ne doutait pas de la sincérité de son ami. Il n'y avait qu'ici que l'on se sentait obligé d'être animé d'une rage de réussite, et rien de moins ; il n'y avait qu'ici que l'on devait s'excuser de croire en autre chose que soi-même.

La ville lui donnait souvent l'impression que quelque chose d'essentiel lui échappait, et que cette ignorance le condamnerait à travailler éternellement à Ortolan. (Il avait éprouvé le même sentiment à l'université, convaincu d'être la personne la plus stupide de leur promotion, admise officieusement au titre de la discrimination positive comme une sorte de rare représentant de la classe des pauvres

ruraux blancs). Les autres, pensait-il, le ressentait aussi, même si cela ne semblait véritablement déranger que JB.

« Je ne sais pas quoi penser de toi parfois, Willem », lui déclara un jour JB, sur un ton qui suggérait que ce qu'il ne comprenait pas à propos de son ami n'avait rien de positif. C'était à la fin de l'année précédente, peu de temps après que Merritt, l'ancien colocataire de Willem, eut obtenu l'un des deux rôles principaux dans une reprise de *True West* de Sam Shepard, dans un petit théâtre de New York. L'autre rôle principal avait été confié à un acteur récemment vu dans un film indépendant salué par la critique et qui jouissait de ce bref laps de temps où un acteur possède tout à la fois une certaine crédibilité aux yeux d'un petit cercle d'amateurs éclairés et semble promis à un succès plus grand public. Le metteur en scène (une personne avec laquelle Willem espérait depuis longtemps travailler) avait promis qu'il choisirait un acteur inconnu pour le second rôle. Et il avait tenu sa promesse : simplement, l'inconnu était Merritt et pas Willem. Tous les deux s'étaient retrouvés finalistes pour le rôle.

Ses amis étaient outrés.

– Mais Merritt ne sait même pas jouer ! avait maugréé JB. Il se contente d'être debout sur la scène et de scintiller, et il croit que ça suffit !

Tous les trois s'étaient mis à évoquer le dernier spectacle dans lequel ils avaient vu Merritt (une adaptation de *La Traviata* dans un tout petit théâtre, jouée par une troupe exclusivement masculine et située à Fire Island dans les années quatre-vingt : Violetta – incarnée par Merritt – avait été renommée Victor, et il mourait du sida, pas de la tuberculose), pour finalement tous convenir que c'était à peine regardable.

– En tout cas, il est beau gosse, on ne peut pas le nier, avait déclaré Willem, tentant mollement de défendre son ancien colocataire absent.

– Faut pas exagérer, il n'est quand même pas si beau que ça ! avait rétorqué Malcolm, avec une véhémence qui les avait tous surpris.

– Tu vas y arriver aussi, Willem, l'avait consolé Jude sur le chemin du retour après le dîner. S'il y a une justice dans ce monde, ça viendra. Ce metteur en scène est un imbécile.

Mais Jude ne lui reprochait jamais ses échecs, contrairement à JB. Et il n'était pas sûr de savoir lequel des deux l'aidait le plus.

Il leur avait su gré de leur colère, bien sûr, mais en vérité, il ne pensait pas que Merritt était aussi mauvais acteur qu'ils le disaient. Il ne jouait certainement pas moins bien que lui ; en fait, il était

probablement meilleur. Plus tard, il s'en ouvrit à JB qui répliqua par un long silence chargé de désapprobation, avant de se mettre à le sermonner.

– Je ne sais pas quoi penser de toi parfois, Willem, commença-t-il. Par moments, j'ai l'impression que tu ne veux même pas vraiment être acteur.

– C'est faux, avait-il protesté. Simplement, je ne crois pas que chaque rejet soit infondé, et je ne pense pas que quelqu'un qui obtient un rôle que je n'obtiens pas le décroche par pure chance.

Un autre silence s'était ensuivi.

– Tu es trop gentil, Willem, avait déclaré JB d'une voix sombre. Tu n'arriveras à rien comme ça.

– Merci, JB, avait-il répondu.

Il s'offensait rarement des opinions de JB – souvent, celui-ci avait raison – mais, à cet instant précis, il n'était pas très enclin à l'entendre lui énumérer ses défauts et lui asséner ses sinistres prédictions quant à son avenir, à moins qu'il ne change complètement de personnalité. Il avait raccroché et était resté éveillé dans son lit, désespéré et découragé.

De toute façon, changer de personnalité paraissait proprement inenvisageable – n'était-ce pas trop tard, en effet ? Après tout, avant d'avoir été un jeune homme gentil, Willem avait été un gentil garçon. Tout le monde en avait fait la remarque : ses enseignants, ses camarades de classe, les parents de ses camarades de classe. « Willem est un enfant si plein de compassion », écrivaient ses professeurs sur ses bulletins scolaires – bulletins scolaires auxquels sa mère ou son père jetaient un œil distrait, sans dire mot, avant de les ajouter aux piles de journaux et d'enveloppes vides qu'ils apportaient au centre de recyclage. En grandissant, il avait commencé à se rendre compte que les gens étaient surpris, voire irrités, par ses parents ; l'un de ses profs de lycée lui avait une fois lancé qu'étant donné le tempérament de Willem, il s'était imaginé que ses parents seraient différents.

– Différents comment ? avait-il demandé.

– Plus sympathiques, avait répondu son prof.

Il ne se considérait pas comme particulièrement généreux ni exceptionnellement affable. La plupart des choses lui venaient avec une certaine facilité : le sport, l'école, les copains, les filles. Il n'était pas foncièrement bon ; il ne cherchait pas à être l'ami de tout le monde, et il ne tolérait pas les malotrus, ni la mesquinerie ou la méchanceté.

Il était humble et travailleur ; appliqué, il en était conscient, plus que brillant. « Ne sors pas de ton rang », lui répétait souvent son père.

Et son père, lui, ne sortait jamais du sien. Willem se rappelait une fois, alors qu'une gelée tardive de printemps avait entraîné la mort de nombreux jeunes agneaux dans la région, où son père avait été interviewé par une journaliste qui écrivait un article sur la manière dont les fermes du coin avaient été affectées par le phénomène.

– En tant qu'éleveur... commença la journaliste, aussitôt interrompue par son père.

– Pas éleveur – l'avait-il corrigé avec son accent qui rendait tous les mots qu'il prononçait plus brusques qu'ils n'auraient dû l'être –, ouvrier agricole.

Il avait raison, évidemment. Un éleveur signifiait quelque chose de précis : un propriétaire terrien ; et, d'après cette définition, il n'était pas éleveur. Mais beaucoup d'autres personnes dans le comté, qui n'avaient pas plus le droit de se désigner comme tels, ne s'en privaient pourtant pas. Willem n'avait jamais entendu son père le leur reprocher – celui-ci se moquait de ce que les autres pouvaient faire ou ne pas faire –, mais pareille exagération n'était ni pour lui ni pour sa femme, la mère de Willem.

Peut-être cela expliquait-il son impression d'avoir toujours su qui il était et ce qu'il était. Aussi ne ressentait-il que très peu le besoin de changer ou de se réinventer, alors même que son existence l'éloignait de plus en plus de la ferme de son enfance. Il se percevait comme un invité à l'université, un invité dans son école de théâtre et, aujourd'hui, comme un invité à New York, un invité dans le cercle des gens beaux et riches. Et il n'essaierait jamais de prétendre qu'il était né ainsi, parce qu'il savait que ce n'était pas le cas ; il était le fils d'un ouvrier agricole du Wyoming dans l'Ouest américain, et son départ n'y changeait rien : ni le temps, ni l'expérience, ni la proximité de l'argent n'avaient effacé ou remplacé ce qu'il avait été.

Il était le quatrième enfant de ses parents, et le seul d'entre eux encore en vie. Il y avait d'abord eu une fille, Britte, morte de leucémie à l'âge de deux ans, bien longtemps avant la naissance de Willem. C'était en Suède, alors que son père, originaire d'Islande, travaillait dans une ferme piscicole où il avait rencontré sa mère, qui, elle, était d'origine danoise. Puis ils avaient immigré aux États-Unis et avaient eu un garçon, Hemming, né avec une infirmité motrice cérébrale. Trois ans plus tard, il y avait eu un autre garçon, Aksel, qui, nourrisson, était décédé dans son sommeil, sans raison apparente.

Hemming avait huit ans quand Willem était né. Il ne pouvait ni marcher ni parler, mais Willem l'avait aimé et ne l'avait jamais considéré autrement que comme son grand frère. Hemming pouvait sourire, néanmoins ; et lorsqu'il le faisait, il approchait sa main de son visage, ses doigts se serrant pour former un bec de canard, tandis que ses lèvres découvraient ses gencives d'un rose azalée. Les années passant, Willem apprit à ramper, puis à marcher et à courir – Hemming, pour sa part, demeurait dans son fauteuil – et, quand il fut assez grand et fort, il se mit à pousser Hemming dans sa lourde chaise roulante aux pneus épais et récalcitrants (ce n'était pas un fauteuil conçu pour des trajets, encore moins pour se déplacer à travers les champs d'herbe haute ou sur les chemins de terre qui entouraient la propriété sur laquelle ils vivaient avec leurs parents, dans une petite maison en bois). Au sommet de la colline s'élevait l'habitation principale, une longue bâtisse de plain-pied ceinte d'une large terrasse couverte, et, en contrebas de chez eux, au pied de la colline, se trouvaient les étables où leurs parents passaient leurs journées. Tout au long de sa scolarité, Willem s'était occupé de son frère : le matin, il se réveillait le premier, préparait le café pour ses parents et faisait chauffer de l'eau pour la bouillie d'avoine de Hemming, et, le soir, il attendait au bord du chemin la camionnette qui déposait son frère après sa journée passée au centre pour jeunes handicapés qui se trouvait à une heure de route de chez eux. Willem avait toujours pensé que Hemming et lui se ressemblaient – ils avaient tous les deux les cheveux clairs et fins de leurs parents, les yeux gris de leur père et un petit sillon, comme une parenthèse légèrement étirée, qui marquait le côté gauche de leur bouche et donnait l'impression qu'un rien pourrait les amuser et qu'ils étaient toujours prêts à sourire –, mais personne ne semblait remarquer cette ressemblance. Tout ce que les gens remarquaient, c'était que Hemming se trouvait dans une chaise roulante et qu'il gardait la bouche ouverte, ovale rouge et humide, et que ses yeux, plus souvent qu'à leur tour, déviaient en direction du ciel, le regard fixé sur quelque nuage que lui seul semblait apercevoir.

– Qu'est-ce que tu vois, Hemming ? lui demandait-il parfois, lorsqu'ils se promenaient le soir, mais évidemment Hemming ne lui répondait pas.

Lorsque ses parents s'occupaient de Hemming, ils se montraient capables et compétents, mais, Willem devait le reconnaître, ils ne témoignaient pas à son égard d'une affection particulière. Quand Willem restait tard à l'école à cause d'un match de football américain

ou d'une rencontre d'athlétisme, ou bien quand il devait travailler quelques heures supplémentaires à l'épicerie, c'était sa mère qui attendait Hemming sur le chemin, qui le soulevait pour l'installer dans son bain puis l'en sortait, qui lui donnait son dîner composé d'une bouillie de poulet et de riz et lui changeait sa couche avant de le mettre au lit. Mais elle ne lui lisait pas d'histoire, ne lui parlait pas, ni n'allait se promener avec lui comme Willem le faisait. Le comportement de ses parents avec Hemming le contrariait, en partie parce que (même si l'on ne pouvait en rien leur reprocher leur attitude à l'égard de celui-ci) Willem sentait qu'ils considéraient Hemming comme leur responsabilité, et rien de plus. Par la suite, il avait admis que c'était tout ce que l'on pouvait raisonnablement attendre d'eux ; n'importe quoi d'autre aurait été inespéré. Et pourtant. Il aurait souhaité qu'ils aiment Hemming un peu plus, un tout petit peu plus.

(Même si exiger de l'amour de la part de ses parents était peut-être trop demander. Ils avaient perdu tant d'enfants que tout simplement peut-être ne souhaitaient-ils pas, ou ne pouvaient-ils pas, se donner corps et âme à ceux qu'ils avaient aujourd'hui. Et pour finir, Hemming tout comme lui les abandonneraient aussi, délibérément ou pas, et alors ils auraient tout perdu. Mais il lui faudrait des décennies pour pouvoir envisager les choses sous cet angle.)

Au cours de sa deuxième année d'université, Hemming avait dû subir une appendicectomie d'urgence. « Ils ont dit qu'ils l'avaient repérée juste à temps », lui expliqua sa mère au téléphone. Sa voix était plate, très factuelle, n'exprimant ni soulagement, ni anxiété, mais pas non plus – comme il s'était astreint à l'envisager à son corps défendant et malgré sa peur – de déception. La personne qui s'occupait de Hemming (une femme du coin, payée à rester avec lui la nuit maintenant que Willem était parti) avait remarqué qu'il se tapotait le ventre en gémissant et avait su diagnostiquer correctement la boule dure de la taille d'une truffe qu'il avait au bas-ventre. Pendant l'opération, les chirurgiens avaient découvert une excroissance de quelques centimètres de long sur son gros intestin et avaient ordonné une biopsie. Les radios avaient révélé d'autres tumeurs qu'ils allaient également exciser.

– Je vais rentrer, déclara-t-il.

– Non, avait répliqué sa mère. Ce n'est pas la peine. On te dira si c'est grave.

Elle et son père avaient été plus déconcertés qu'autre chose lorsqu'il avait été admis à l'université – ni l'un ni l'autre ne savaient qu'il y avait

postulé –, mais maintenant qu'il s'y trouvait, ils étaient déterminés à ce qu'il obtienne son diplôme et oublie la ferme aussi vite que possible.

Mais ce soir-là il pensa à Hemming, tout seul dans son lit d'hôpital, l'imagina avoir peur, pleurer et chercher à entendre sa voix. Quand Hemming avait vingt et un ans, on avait dû l'opérer d'une hernie, et il avait sangloté jusqu'à ce que Willem lui prenne la main. Il savait qu'il devrait rentrer.

Les vols étaient chers, bien plus qu'il ne l'avait imaginé. Il se renseigna sur les trajets en bus, mais il lui faudrait trois jours pour y aller, trois jours pour revenir, et il avait son travail, plus des examens de mi-semester à passer et à réussir s'il voulait conserver sa bourse d'études. Finalement, le vendredi soir, alors qu'il était soûl, il se confia à Malcolm, qui sortit son chéquier et lui rédigea un chèque.

– Je ne peux pas accepter, avait-il immédiatement déclaré.

– Pourquoi pas ? demanda Malcolm.

Ils se disputèrent un moment, jusqu'à ce que Willem finisse par accepter le chèque.

– Je te rembourserai, tu sais ça, non ?

Malcolm haussa les épaules.

– Ce que je vais dire va me faire passer pour un trou du cul fini, lui répondit-il, mais, tu sais, Willem, ça ne me coûte rien.

Pourtant, il tenait à rembourser son ami d'une manière ou d'une autre, même s'il savait que celui-ci n'accepterait pas. C'est Jude qui eut l'idée de placer la somme directement dans le portefeuille de Malcolm, si bien que tous les quinze jours, lorsqu'il touchait sa paie du restaurant où il travaillait le week-end, il fourrait deux ou trois billets de vingt dollars dans le portefeuille de Malcolm pendant que ce dernier dormait. Il ne sut jamais vraiment si Malcolm s'en était aperçu (celui-ci dépensait son argent si rapidement, souvent pour payer des choses à ses trois amis), mais Willem, lui, tira une certaine satisfaction et fierté de son geste.

Entre-temps, cependant, il y avait eu Hemming. Il était heureux d'être rentré (sa mère s'était contentée de soupirer quand il lui avait annoncé qu'il venait), heureux de voir son frère, même si sa maigreur, ses gémissements et ses pleurs quand les infirmières tâtaient la zone autour de ses points de suture l'avaient inquiété ; il devait agripper les bras de son fauteuil pour s'empêcher de leur hurler dessus. Le soir, ses parents et lui dinaient en silence ; il pouvait presque les sentir se détacher, comme s'ils se débarrassaient de leurs oripeaux de leur vie

de parents et se préparaient à se laisser dériver ailleurs, vers une autre existence, une nouvelle identité.

Le troisième soir, il prit la clé du camion pour se rendre à l'hôpital. Sur la côte est, c'était le début du printemps, mais ici le givre semblait faire scintiller l'air de la nuit, et le matin l'herbe était recouverte d'une fine pelure de cristaux.

Son père apparut sur le porche tandis que Willem descendait les marches.

– Il dormira, tu sais, lui dit-il.

– C'est pas grave, je veux quand même y aller, répondit-il.

Son père le regarda.

– Willem, ajouta-t-il, il ne se rendra même pas compte de ta présence.

Il sentit le sang lui monter au visage.

– Je sais que t'en as rien à foutre de lui, lui décocha-t-il, mais moi, si.

Il ne s'était jamais adressé à son père de la sorte et, pendant un instant, il fut comme paralysé, à la fois de crainte et d'excitation à l'idée que son père puisse réagir, qu'ils puissent se disputer. Mais celui-ci se contenta d'avaler une gorgée de café, puis tourna les talons et rentra à l'intérieur, la porte se refermant derrière lui dans un bruit sourd.

Par la suite, et jusqu'à la fin de son séjour, ils se comportèrent tous comme à leur habitude ; ils se relayaient au chevet de Hemming, et quand Willem ne se trouvait pas à l'hôpital, il aidait sa mère à la comptabilité ou son père quand celui-ci supervisait le referrage des chevaux. Le soir, il retournait à l'hôpital et faisait ses devoirs. Il lisait à haute voix des passages du *Décameron* à Hemming, qui fixait le plafond et clignait des yeux, et s'échinait sur ses exercices de calcul, qu'il finit par terminer avec la triste conviction qu'il avait tout faux. Les trois amis s'étaient habitués à ce que Jude se charge de leurs devoirs de maths, résolvant les problèmes aussi vite que s'il exécutait des arpegges. Au cours de leur première année, Willem avait sincèrement voulu comprendre, et Jude avait passé des soirées entières à essayer de lui expliquer, mais il n'y était jamais parvenu.

– Écoute, je suis trop stupide pour y comprendre quelque chose, avait-il annoncé au terme d'une séance qui lui semblait avoir duré plusieurs heures, alors qu'il n'y tenait plus et ne souhaitait rien d'autre que d'aller courir des kilomètres tant il se sentait frustré et énervé.

Jude avait baissé les yeux.

– Tu n’es pas stupide, fit-il doucement. C’est juste que je n’explique pas assez bien.

Jude suivait des séminaires de mathématiques pures auxquels on ne pouvait assister que sur invitation ; les trois autres n’avaient pas la moindre idée de ce qu’il pouvait bien y faire.

Rétrospectivement, seule sa surprise l’étonna lorsque sa mère l’appela trois mois plus tard pour lui annoncer que Hemming avait été placé sous ventilateur. On était à la fin mai, et il avait passé la moitié de ses examens. « Ne rentre pas, lui avait-elle dit, ordonné presque. Reste, Willem. » Il communiquait avec ses parents en suédois et se rendit compte seulement des années après, quand un metteur en scène suédois avec lequel il travaillait lui fit remarquer que sa voix se vidait de tout affect lorsqu’il se mettait à parler dans cette langue, qu’il adoptait inconsciemment un ton particulier quand il s’adressait à eux, un ton dépourvu d’émotion et brusque, à l’instar du leur.

Les jours suivants, il se fit du mauvais sang et rata ses examens : le français, la littérature comparée, le drame jacobin, les sagas islandaises, les mathématiques honnies, tout se mélangeait dans sa tête. Il se disputa avec sa petite amie, qui était en dernière année et terminait la fac. Elle se mit à pleurer ; il se sentit coupable, mais en même temps incapable de remédier à la situation. Il pensait au Wyoming, à une machine insufflant la vie dans les poumons de Hemming. Est-ce qu’il ne devrait pas rentrer ? Si. Il ne pourrait pas rester longtemps : le quinze juin, Jude et lui emménageaient dans une sous-location à l’extérieur du campus pour l’été – ils avaient tous les deux trouvé un travail en ville : en semaine, Jude était employé comme assistant d’un professeur de lettres classiques et le week-end dans une boulangerie pour laquelle il travaillait aussi pendant l’année ; Willem comme maître-assistant dans un programme pour enfants handicapés – mais avant cela, les quatre amis avaient prévu de séjourner dans la maison des parents de Malcolm à Aquinnah, sur l’île de Martha’s Vineyard, après quoi Malcolm et JB retourneraient en voiture à New York. Le soir, il appelait Hemming à l’hôpital, demandait à ses parents ou à l’une des infirmières de tenir le combiné près de son oreille et parlait à son frère, même s’il savait que celui-ci ne l’entendait probablement pas. Mais comment ne pas essayer ?

Et puis un matin, une semaine plus tard, sa mère lui téléphona : Hemming était mort. Il demeura sans voix. Il ne parvint pas à lui demander pourquoi elle ne l’avait pas informé de la gravité de la situation, parce qu’une part de lui savait pertinemment qu’elle ne

l'aurait de toute façon pas fait. Il ne parvint pas à lui exprimer qu'il regrettait de ne pas avoir été là, parce qu'elle ne lui aurait rien répondu. Il ne parvint pas à lui demander ce qu'elle ressentait, parce que rien de ce qu'elle lui confierait ne serait suffisant. Il avait envie de hurler contre ses parents, de les frapper, de susciter quelque chose *en eux* – qu'ils s'effondrent de douleur, perdent leur contenance, reconnaissent qu'un événement terrible avait eu lieu, qu'avec la mort de Hemming ils avaient perdu une part vitale et essentielle d'eux-mêmes. Il se moquait de savoir s'ils le ressentiaient véritablement de la sorte ou pas : il avait juste besoin de les entendre le dire, de sentir que leur calme imperturbable dissimulait autre chose, que quelque part en eux coulait un mince ruisseau d'eau vive et fraîche, grouillant de vies délicates, de petits poissons, d'herbes et de minuscules fleurs blanches, toutes tendres, si fragiles et vulnérables que l'on ne pouvait pas les regarder sans éprouver de la peine pour elles.

Il n'informa pas tout de suite ses amis, pour Hemming. Ils allèrent chez Malcolm – un lieu magnifique, le plus bel endroit que Willem ait jamais habité et même jamais vu – et tard le soir, lorsque tout le monde dormait, chacun dans son lit, chacun dans sa chambre agrémentée de sa propre salle de bains (c'était dire comme cette demeure était grande), il sortait discrètement et marchait pendant des heures, parcourant l'entrelacs des chemins alentour, la lune si massive et brillante qu'on l'aurait cru découpée dans un bloc de glace. Au cours de ces promenades, il s'efforçait de ne penser à rien en particulier. Il se concentrait à la place sur ce qu'il avait devant les yeux, remarquant la nuit ce qui lui avait échappé le jour : la manière dont la terre qui recouvrait les chemins, presque aussi fine que du sable, se soulevait en petits plumeaux quand il marchait dessus, dont de minuscules serpents brun-noir se faufilaient silencieusement entre les buissons sur son passage. Il se dirigeait vers l'océan et au-dessus de lui la lune disparaissait, dissimulée par des lambeaux de nuages, et, pendant quelques instants, seul lui parvenait le bruit du ressac de la mer invisible, tandis que le ciel se chargeait d'une humidité épaisse et chaude, comme si l'air lui-même ici avait une densité plus grande, plus significative.

Peut-être la mort ressemblait-elle à cela, songeait-il, se rendant compte qu'il y avait pire finalement, et s'en sentant soulagé.

Il s'attendait à ce qu'il lui soit terriblement pénible de passer l'été avec de jeunes gens qui pourraient lui rappeler Hemming, mais cela se révéla plaisant, utile même. Il y avait sept élèves dans sa classe, tous âgés d'environ huit ans, tous gravement handicapés et à la mobilité

réduite, et si une partie de la journée était ouvertement consacrée à essayer de leur enseigner les formes et les couleurs, il passait la plupart du temps à jouer avec eux : à leur lire des histoires, à les promener dans leurs fauteuils, à les chatouiller à l'aide de plumes. À l'heure des récréations, on ouvrait toutes les portes des salles de classe qui donnaient sur la cour centrale de l'école ; alors l'espace s'emplissait d'enfants installés sur une quantité d'engins et de véhicules à roues d'une telle variété que l'on avait parfois l'impression que la cour était peuplée d'insectes mécaniques, tous couinant, grinçant ou vrombissant à l'unisson. Il y avait des enfants dans des chaises roulantes, d'autres installés sur de petites mobylettes miniatures qui pétaradaient et cliquetaient sur les dalles à la vitesse d'une tortue, d'autres encore allongés sur le ventre et sanglés sur des planches à roulettes en bois lisse qui ressemblaient à des planches de surf en plus court et qui se déplaçaient sur le sol à l'aide de leurs moignons, et de plus rares qui, dépourvus de tout moyen de locomotion, restaient assis sur les genoux des aides-soignants, qui leur retenaient la nuque au creux de leur paume. C'étaient ceux-là qui lui rappelaient le plus vivement Hemming.

Certains des enfants sur les mobylettes et les planches à roulettes pouvaient parler et il leur lançait, très doucement, de grosses balles de mousse et organisait avec eux des courses dans la cour. Il commençait toujours la course en tête de meute, allongeant le pas avec une lenteur exagérée (mais pas au point de paraître outrancièrement comique : il voulait leur donner l'impression qu'il essayait réellement), mais à un certain moment, en général à un tiers du parcours, il faisait semblant de trébucher et tombait par terre de manière ostentatoire, et tous les enfants le dépassaient en riant. « Debout, Willem, debout », criaient-ils, et il se relevait, mais à ce stade ils avaient fini le tour de circuit et il arrivait en dernier. Il se demandait, parfois, s'ils lui enviaient la dextérité avec laquelle il était capable de tomber et de se relever et, si c'était le cas, s'il devrait arrêter de le faire, mais lorsqu'il avait posé la question à son responsable, celui-ci s'était contenté de le regarder en lui disant que les enfants le trouvaient drôle et qu'il devrait continuer. Aussi tombait-il chaque jour, et tous les après-midi, lorsqu'il attendait avec les élèves que leurs parents viennent les chercher, ceux qui pouvaient parler lui demandaient s'il allait encore tomber le lendemain. « Pas question, répondait-il d'un ton assuré tandis qu'ils riaient. Vous plaisantez ? Vous pensez que je suis si maladroit que ça ? »

Ce fut, à divers égards, un bon été. L'appartement se trouvait près du MIT et appartenait au prof de maths de Jude qui était parti à Leipzig pour toute la période et qui leur demandait un loyer si négligeable que tous les deux entreprirent quelques réparations afin de lui témoigner leur gratitude : Jude rangea les livres qui s'empilaient et formaient des gratte-ciel instables et précaires sur la moindre surface plane et appliqua une couche d'enduit sur un pan de mur qui était devenu spongieux à cause d'un dégât des eaux ; Willem revissa des poignées de porte, remplaça un joint peu étanche, changea le robinet à flotteur dans les toilettes. Il se mit à fréquenter une étudiante de Harvard que le prof de maths avait aussi embauchée comme assistante et qui certains soirs venait chez eux ; tous les trois préparaient de grandes platées de spaghettis *alle vongole* et Jude leur racontait comment le prof de lettres classiques pour lequel il travaillait avait décidé de ne communiquer avec lui qu'en latin ou grec ancien, y compris pour lui transmettre des instructions du type : « J'ai besoin de trombones supplémentaires », ou « N'oubliez pas de leur demander de mettre un peu plus de lait de soja dans mon cappuccino demain matin ». En août, leurs amis et connaissances de fac (et de Harvard, et du MIT, et de Wellesley, et de Tufts) commencèrent à revenir en ville, passant une nuit ou deux avec eux avant de pouvoir s'installer dans leurs propres appartements ou dortoirs. Un soir, vers la fin de leur séjour, ils invitèrent cinquante personnes à une fête sur le toit et aidèrent Malcolm à préparer un barbecue de fruits de mer, recouvrant des épis de maïs, des moules et des palourdes sous un tas de feuilles de bananier préalablement humidifiées ; le lendemain matin, les quatre amis ramassèrent les coquilles vides qui jonchaient le sol, se délectant du bruit de castagnettes qu'elles émettaient lorsqu'ils les jetaient dans des sacs-poubelles.

Mais ce fut aussi cet été-là qu'il prit conscience qu'il ne retournerait plus chez lui, que, d'une certaine manière, sans Hemming, il n'y avait pas de raison pour que ses parents et lui fassent semblant d'avoir besoin d'être ensemble. Il soupçonnait qu'ils partageaient son sentiment ; ils n'évoquèrent pas une seule fois le sujet, mais il n'éprouva jamais de nécessité particulière de les revoir, et eux ne lui demandèrent jamais de leur rendre visite. Ils se parlaient de temps en temps et leurs conversations étaient (comme elles l'avaient toujours été) polies, factuelles et respectueuses. Il leur posait des questions sur la ferme, ils lui en posaient sur la fac. Sa dernière année, il se produisit dans *La Ménagerie de verre* (il jouait le rôle du jeune visiteur, évidemment),

mais il ne mentionna jamais la pièce à ses parents, et quand il leur dit que ce n'était pas la peine de traverser le pays pour la cérémonie de remise des diplômes, ils ne protestèrent pas : la fin de la saison de vèlage approchait de toute façon, et il doutait qu'ils auraient pu venir, même s'il ne les en avait pas dispensés. Jude et lui avaient été adoptés par les familles de JB et de Malcolm pour le week-end de la remise des diplômes, et, quand ces dernières n'étaient pas disponibles, il y avait un tas d'autres personnes pour les inviter à se joindre à leurs déjeuners, dîners et autres sorties de célébration.

« Mais ce sont quand même tes parents, lui disait Malcolm à peu près une fois par an. Tu ne peux pas simplement cesser de leur parler. » Pourtant cela se pouvait, cela arrivait : il en était la preuve. Comme n'importe quelle autre relation, pensait-il, celle-ci exigeait un entretien, une dévotion et un soin constants, et si aucune des deux parties ne voulait faire d'effort, pourquoi ne dépérirait-elle pas ? La seule chose qui lui manquait – en dehors de Hemming – était le Wyoming lui-même, ses paysages d'un plat inouï, ses arbres d'un vert si foncé qu'ils en paraissaient bleus, l'odeur à la fois sucrée et acidulée de crottin et de tourbe des chevaux après le pansage du soir.

Alors qu'il suivait ses études de théâtre, tous les deux décédèrent, la même année : son père d'une crise cardiaque en janvier, sa mère d'une attaque cérébrale le mois d'octobre suivant. Cette fois-là, il était rentré – ses parents n'étaient pas jeunes, mais il avait oublié à quel point il les avait toujours connus actifs et infatigables, jusqu'au moment où il vit combien ils avaient décliné. Ils lui avaient tout légué, mais après avoir réglé leurs dettes – et ce fut un nouveau choc, car il avait toujours supposé que la plupart des soins et traitements médicaux de Hemming étaient couverts par l'assurance, pour en fait apprendre que quatre ans après sa mort ses parents envoyaient toujours d'énormes chèques à l'hôpital tous les mois – il lui resta très peu : une petite somme ; quelques actions ; une tasse en argent à fond épais qui avait appartenu à son grand-père paternel mort depuis longtemps ; l'alliance tordue de son père, devenue lisse et brillante à force d'avoir été portée ; un portrait en noir et blanc de Hemming et d'Aksel qu'il ne connaissait pas. Il garda ces objets, et quelques autres encore. L'éleveur qui avait employé ses parents était décédé des années plus tôt, mais son fils, qui possédait maintenant la ferme, les avait toujours bien traités ; il avait continué à les employer bien après que l'on eut pu raisonnablement s'y attendre, et régla aussi les frais d'enterrement.

Ses parents morts, Willem se rappela qu'il les avait aimés malgré tout, qu'il leur était reconnaissant de ce qu'ils lui avaient appris et de ce qu'ils ne lui avaient jamais demandé quoi que ce fût au-dessus de sa portée ou de ses moyens. Dans des moments moins charitables (à peine quelques années plus tôt), il avait attribué leur lassitude, leur acceptation incontestée de n'importe lequel de ses projets, à un manque d'intérêt : quel type de parents, lui avait demandé Malcolm, mi-jaloux, mi-apitoyé, ne réagissent pas quand leur seul enfant (il s'était excusé par la suite) leur annonce qu'il veut devenir acteur ? Mais maintenant qu'il était plus âgé, il pouvait apprécier le fait qu'ils n'avaient même jamais ne fût-ce que suggéré qu'il leur devait quelque chose – ni réussite, ni allégeance, ni affection, ni même loyauté. Il savait que son père avait eu quelques ennuis à Stockholm (il ne devait jamais apprendre de quoi il retournait), et que cela les avait en partie incités à s'installer aux États-Unis. Ses parents n'auraient jamais exigé qu'il leur ressemble ; ils souhaitaient à peine être eux-mêmes.

Ainsi avait-il atteint l'âge adulte, passant ces trois dernières années à flotter d'une rive à l'autre dans une mare au fond vaseux, les arbres autour et en surplomb occultant la lumière, obscurcissant tout, et l'empêchant de voir si le lac dans lequel il se trouvait s'ouvrait sur une rivière ou s'il était fermé, un petit univers limité dans lequel il allait peut-être passer des années, des décennies – sa vie – à chercher à tâtons une issue qui n'existait pas, n'avait jamais existé.

S'il avait eu un agent, une personne pour le guider, elle aurait pu lui montrer comment s'en sortir, comment descendre le courant. Mais il n'en avait pas, pas encore (il lui fallait rester un tant soit peu optimiste et se dire que c'était une question de « pas encore »), aussi se retrouvait-il en compagnie d'autres aspirants, tous en quête de ce même affluent hors d'atteinte, par lequel rares étaient ceux qui parvenaient à quitter le lac, où personne ne voulait jamais avoir à retourner.

Il était prêt à attendre. Il avait en réalité déjà attendu. Mais récemment, il sentait que sa patience s'aiguissait et commençait à s'effiloche, à s'écailler en menus éclats desséchés.

Malgré tout, il n'était pas quelqu'un d'anxieux et n'avait pas tendance à s'apitoyer sur son sort. Et de fait, il y avait des moments (de retour d'Ortolan ou d'une répétition pour une pièce qui représentait une semaine de labeur et lui rapporterait un salaire de misère, si minable qu'il ne pourrait même pas se payer le menu à prix fixe au restaurant) où il rentrait à l'appartement avec un sentiment d'accomplissement.

Il n'y avait que Jude et lui pour considérer Lispenard Street comme une réussite – car malgré tout le travail qu'il y avait investi et tout le ménage que Jude lui avait consacré, l'appartement conservait une sorte de tristesse et de fugacité, comme si le lieu n'osait pas prétendre au statut de véritable appartement – mais dans ces moments-là, il se retrouvait parfois à songer : *C'est suffisant. C'est plus que je n'espérais.* Vivre à New York, être un adulte, se tenir sur une estrade en bois et déclamer les mots des autres ! – c'était une existence absurde, une non-existence, une existence à laquelle ses parents et son frère n'auraient jamais aspiré, et pourtant il lui était donné d'y aspirer tous les jours.

Mais le sentiment finissait par se dissiper, et il se retrouvait seul à parcourir la section arts du journal, à lire des articles sur d'autres personnes qui accomplissaient le genre de choses qu'il n'aurait ni l'exubérance ni l'arrogance d'imaginer, et dans ces moments-là le monde lui paraissait terriblement vaste, le lac terriblement vide, la nuit terriblement noire, et il regrettait de ne plus être dans le Wyoming, à attendre le retour de Hemming au bout du sentier, ayant pour unique chemin à naviguer celui qui le reconduisait vers la maison de ses parents, où la lumière du porche baignait la pénombre de sa clarté de miel.

*

Dans un premier temps, il y avait la face visible de la vie au bureau : quinze d'entre eux dans la pièce principale, chacun installé à sa table d'architecte, le bureau aux baies vitrées de Rausch à une extrémité, tout près de la table de Malcolm, le bureau aux baies vitrées de Thomasson à l'autre extrémité. Entre les deux : deux murs de fenêtres, les unes surplombant la Cinquième Avenue, du côté de Madison Square Park, les autres donnant sur Broadway et ses trottoirs moroses, gris et maculés de chewing-gums écrasés. Cette vie existait officiellement de dix heures du matin à sept heures du soir, du lundi au vendredi. Et dans cette vie, ils faisaient ce qu'on leur disait : ils ajustaient des maquettes, ils dessinaient et redessinaient, ils interprétaient les gribouillages ésotériques de Rausch et les ordres explicites rédigés en lettres capitales de Thomasson. Ils ne parlaient pas. Ils restaient chacun à leur table. Lorsque des clients se réunissaient avec Rausch et Thomasson autour de la longue table de verre qui se trouvait au centre de la pièce principale, ils ne levaient pas les yeux de leur travail. Quand le client était célèbre, ce qui arrivait de plus en plus souvent, ils se penchaient si

bas sur leurs bureaux et restaient si silencieux que même Rausch se mettait à chuchoter, sa voix – pour une fois – s'accordant à l'espace.

Et puis, il y avait l'autre face de la vie au bureau, la véritable. Thomasson venait de plus en plus rarement de toute façon, aussi était-ce le départ de Rausch qu'ils attendaient, et certains jours ils devaient se montrer patients ; Rausch, malgré toutes les fêtes auxquelles il se rendait, sa cour constante auprès des journalistes, son habitude d'exprimer ses opinions un peu partout et ses nombreux voyages, était en réalité un gros travailleur, et, bien qu'il puisse partir pour un événement (un vernissage, une conférence), il arrivait aussi qu'il revînt, et alors tout devait être hâtivement réassemblé, de sorte que le bureau dans lequel il rentrait ressemblât à celui qu'il avait quitté. Il valait mieux attendre les soirs où il disparaissait pour de bon, même si cela voulait dire patienter jusqu'à neuf ou dix heures. Ils avaient dorloté sa secrétaire, lui apportant régulièrement des cafés et des croissants, et savaient qu'ils pouvaient se fier à ses renseignements sur les allées et venues de Rausch.

Mais une fois que Rausch était définitivement parti, le bureau se métamorphosait, de manière aussi instantanée qu'une citrouille en carrosse. La musique se mettait à résonner (chacun des quinze responsables choisissait tour à tour la sélection), des menus de restaurants qui livraient se matérialisaient, et sur tous les écrans d'ordinateur le travail pour Ratstar Architects rejoignait son dossier informatique, mis en sommeil, délaissé et oublié pour le restant de la soirée. Ils s'autorisaient une heure de loisir, s'amusant à imiter l'étrange élocution tonitruante et teutonne de Rausch (certains d'entre eux étaient persuadés qu'il cachait le fait de venir de Paramus, dans le New Jersey, et qu'il avait adopté le nom de Joop Rausch – comment ce nom ne pouvait-il pas être un faux ? – ainsi que son extravagant accent pour dissimuler ses origines sans intérêt de banlieusard et qu'il s'appelait sans doute en réalité Jesse Rosenberg), ou bien à contrefaire l'air renfrogné de Thomasson et sa façon d'arpenter la longueur du bureau lorsqu'il voulait impressionner la galerie, tonnait sur tout le monde et personne en particulier (à leur adresse, supposaient-ils) : « Z'est le travail, *meine Herren* ! Z'est le travail ! » Ils se moquaient du doyen des propriétaires du cabinet, Dominick Cheung, qui, talentueux, n'en devenait pas moins amer (il était clair aux yeux de tous, sauf aux siens, qu'il n'obtiendrait jamais le titre d'associé, en dépit du nombre de fois où Rausch et Thomasson le lui avaient promis), et tournaient même en ridicule les projets auxquels ils travaillaient : l'église néo-copte

forgée dans du traversin en Cappadoce ; la maison à la charpente invisible à Karuizawa dont les surfaces de verre impersonnelles ruiselaient désormais de rouille ; le musée de l'alimentation à Séville qui était censé recevoir un prix mais n'en avait jamais reçu ; le musée de la poupée à Santa Catarina qui n'aurait jamais dû recevoir de prix mais en avait reçu un. Ils se gaussaient des écoles qu'ils avaient fréquentées – le MIT, Yale, Rhode Island School of Design, Columbia, Harvard – et raillaient toutes les inévitables mises en garde selon lesquelles ils devraient vivre misérablement pendant des années, un destin auquel tous, jusqu'au dernier d'entre eux, pensaient, exceptionnellement, échapper (et auquel tous maintenant, jusqu'au dernier d'entre eux, pensaient sans l'avouer qu'ils n'échapperaient jamais). Ils riaient du peu d'argent qu'ils gagnaient, du fait qu'ils avaient vingt-sept ans, trente ans, trente-deux ans, et qu'ils vivaient toujours chez leurs parents, ou avec un colocataire, ou bien une petite amie dans la finance, ou encore un petit ami dans l'édition (pitoyable situation de devoir vivre aux crochets de son petit copain dans l'édition parce qu'il gagnait plus que soi). Ils se vantaient de ce qu'ils feraient s'ils n'avaient pas choisi ce misérable métier : ils seraient conservateurs (peut-être la seule carrière où ils gagneraient encore moins d'argent qu'à l'heure actuelle), sommeliers (bien, disons deux emplois), écrivains (ok, disons quatre – à l'évidence, aucun d'entre eux n'était fait pour gagner de l'argent, jamais, même pas en rêve). Ils se disputaient à propos des bâtiments qu'ils aimaient et de ceux qu'ils détestaient. Ils débattaient d'une exposition de photos dans une galerie, d'une installation vidéo dans une autre. Ils se houspillaient au sujet de critiques, de restaurants, de philosophies et de matériaux. Ils compatissaient les uns avec les autres lorsqu'ils évoquaient certains de leurs pairs qui, eux, avaient réussi, et exultaient lorsqu'ils en mentionnaient d'autres qui avaient définitivement abandonné la profession, les uns élevant des lamas dans une ferme de la province de Mendoza, les autres devenus assistants sociaux à Ann Arbor ou profs de maths à Chengdu.

Pendant la journée, ils jouaient aux architectes. De temps en temps un client, passant lentement en revue la pièce des yeux, s'arrêtait sur l'un d'eux, en général Margaret ou Eduard, les plus beaux d'entre eux, et Rausch, qui était étonnamment habitué à ce que l'on détourne l'attention de sa personne, appelait celui qui avait été sélectionné, comme s'il convoquait un enfant à la table des adultes. « Ah, oui, je vous présente Margaret », disait-il, tandis que le client l'évaluait du regard, à peu près de la même façon que lorsque quelques minutes plus

tôt il avait estimé les plans de Rausch (plans dessinés par Margaret, en fait). « Elle me mettra au chômage un de ces jours prochains, j'en suis sûr. » Et puis il se mettait à rire, de son rire triste, forcé, comme un morse aboierait : « Ah ! Ha ! Ha ! Ha ! »

Margaret souriait et disait bonjour, puis levait les yeux au ciel dès qu'elle leur tournait le dos. Mais ils savaient qu'elle pensait ce que tous pensaient également : *Va te faire foutre, Rausch. Et : Quand ? Quand est-ce que je te remplacerai ? Quand est-ce que ce sera mon tour ?*

En attendant, ils n'avaient pas d'autre choix que de s'amuser : après les débats, les cris, la nourriture, le silence finissait par retomber, et le bureau s'emplissait du cliquetis creux des souris sur lesquelles on appuyait du bout du doigt pour extraire son travail personnel des dossiers et le rouvrir, et du son granuleux des crayons tirant des traits sur le papier. Ils avaient beau œuvrer tous en même temps, utilisant les mêmes ressources de la compagnie, personne ne demandait jamais à voir le travail de l'autre ; c'était comme s'ils avaient collectivement décidé de considérer que les autres n'existaient pas. Ainsi travaillaient-ils, ébauchant des structures oniriques et courbant des paraboles pour les transformer en des configurations imaginaires jusqu'à minuit, et puis ils s'en allaient, toujours avec la même blague stupide : « À dans huit heures. » Ou neuf, ou dix, avec un peu de chance, s'ils avaient vraiment abattu beaucoup de travail ce soir-là.

Ce soir-là était l'un de ceux où Malcolm avait quitté le bureau seul, et tôt. Même s'il partait avec quelqu'un d'autre, il ne pouvait jamais prendre le métro avec eux ; ils habitaient tous au sud de Manhattan ou à Brooklyn, et lui habitait au nord de Manhattan. L'avantage de quitter le bureau seul était que personne ne le verrait prendre un taxi. Il n'était pas l'unique personne au bureau à avoir des parents riches – les parents de Katherine étaient également fortunés, de même que ceux, il en était à peu près sûr, de Margaret et de Frederick – mais il vivait avec ses parents riches, et les autres non.

Il héla un taxi. « Soixante et Onzième et Lexington Avenue », indiqua-t-il au chauffeur. Quand le chauffeur était noir, il disait toujours Lexington. Quand il ne l'était pas, il était plus honnête : « Entre Lexington et Park Avenue, plus près de Park. » Au mieux, JB trouvait cela ridicule, au pire, offensant. « Tu crois qu'ils vont penser que tu es davantage gangster parce que tu habites sur Lexington et pas sur Park ? demandait-il. Malcolm, tu es un abruti. »

Cette dispute au sujet des taxis était l'une des nombreuses altercations qu'il avait eues avec JB au fil des ans sur la question de la race

et, plus spécifiquement, sur le fait qu'il n'était pas assez noir. Une autre dispute au sujet des taxis avait commencé lorsque Malcolm (stupidement : il avait reconnu son erreur au moment même où il s'était entendu prononcer ces mots) avait fait remarquer qu'il n'avait jamais eu de problème à trouver un taxi à New York, et que peut-être les gens qui se plaignaient de ne pas en trouver exagéraient la situation. Cela remontait à l'époque où il se trouvait en troisième année d'université, lorsque JB et lui avaient participé – pour la première et dernière fois – à l'une des réunions hebdomadaires de l'Association des Étudiants noirs. Les yeux de JB étaient presque sortis de leurs orbites d'effarement et de jubilation, mais lorsqu'un autre gars, un connard suffisant d'Atlanta, informa Malcolm que, primo, il était à peine noir et que, deuzio, c'était un Oreo et que, tertio, à cause de sa mère blanche, il était incapable de saisir tout à fait les défis liés au fait d'être *véritablement* noir, c'était JB qui l'avait défendu – JB le harcelait constamment à propos de sa noirceur relative, mais il n'aimait pas quand d'autres s'y mettaient, et certainement pas lorsqu'ils se trouvaient « en société », ce qu'il considérait être le cas pour toute compagnie (à l'exception de celle de Jude et de Willem) ou, plus spécifiquement, lorsqu'ils étaient en présence d'autres personnes noires.

De retour chez ses parents sur la Soixante et Onzième Rue (plus près de Park), il endura le questionnement parental du soir, crié du haut du premier étage (« Malcolm, c'est toi ? » « Oui ! » « Tu as dîné ? » « Oui ! » « Tu as encore faim ? » « Non ! »), et monta l'escalier en traînant des pieds pour rejoindre son repaire et passer en revue une nouvelle fois les principaux dilemmes de son existence.

Même si JB n'avait pas cette fois-là été témoin de l'échange avec le chauffeur de taxi, la culpabilité de Malcolm quant à ces propos et la haine de soi qui les avait déclenchés plaça son appartenance raciale en haut de la liste de ses préoccupations ce soir-là. L'identité raciale avait toujours été un défi pour Malcolm mais, au cours de leur deuxième année d'université, il avait trouvé une parade qu'il jugeait brillante : il n'était pas noir ; il était post-noir. (Le postmodernisme avait fait son apparition dans le schéma mental de Malcolm bien plus tard que chez les autres, alors qu'il évitait de suivre des cours de littérature, menant une sorte de rébellion passive contre sa mère). Malheureusement, son explication ne convainquit personne, surtout pas JB, que Malcolm s'était mis à considérer non pas tant comme un Noir que comme *pré-noir*, comme si le fait d'être noir, à l'instar du nirvana, relevait d'un état idéalisé que JB s'efforçait constamment d'atteindre.

Et puis de toute façon, JB avait trouvé encore une autre manière de damer le pion à Malcolm, dans la mesure où juste au moment où ce dernier découvrait l'identité postmoderne, JB, lui, découvrait l'art de la performance (le cours qu'il suivait – « L'identité comme forme d'art : transformations performatives et le corps contemporain » – était couru par un certain type de lesbiennes à moustache qui terrifiaient Malcolm, mais qui pour quelque raison recherchaient la compagnie de JB). Ce dernier était tellement touché par le travail de Lee Lozano que, pour son projet de mi-semester, il avait décidé, en hommage à celle-ci, de se lancer dans une performance intitulée *Boycott des Blancs* (d'après Lee Lozano) qui consistait à cesser de parler à toute personne blanche. Il leur expliqua un samedi, en s'excusant en partie, mais surtout avec grande fierté, qu'à partir de minuit ce soir-là il n'adresserait plus du tout la parole à Willem et réduirait ses conversations avec Malcolm de moitié. L'appartenance raciale de Jude étant indéterminée, il continuerait de lui parler, mais uniquement sous forme d'énigmes ou de koans zen, façon de reconnaître que ses origines ethniques demeuraient mystérieuses.

Malcolm comprit, aux regards que Jude et Willem échangèrent, coups d'œil rapides et sérieux mais, néanmoins, comme il l'observa avec irritation, significatifs (il soupçonnait toujours ses deux amis de poursuivre une amitié extra-universitaire dont il était exclu), que cela les amusait et qu'ils avaient l'intention de jouer le jeu. Pour sa part, il se dit qu'il aurait dû apprécier la période de répit que cela lui octroierait, mais il n'éprouvait ni reconnaissance ni amusement : il était agacé, à la fois par la gaieté facile avec laquelle JB traitait de la question raciale et par la manière qu'il avait d'utiliser ce projet stupide et fantaisiste (pour lequel il obtiendrait sans doute un A) pour proposer un commentaire sur l'identité de Malcolm, alors que celle-ci ne regardait absolument pas JB.

Vivre avec ce dernier selon les termes de son projet (mais quand, en réalité, ne devaient-ils pas négocier leur vie autour des caprices et des lubies de JB ?) ne différait en fait quasiment pas de la manière de vivre avec JB dans des circonstances normales. Diminuer ses conversations avec Malcolm ne réduisit pas le nombre de fois où JB demandait à son ami s'il pouvait lui acheter quelque chose au magasin ou remettre de l'argent sur sa carte de la laverie, puisque Malcolm y allait de toute façon, ou s'il pouvait emprunter à Malcolm son exemplaire de *Don Quichotte* pour son cours d'espagnol parce qu'il avait laissé le sien dans les toilettes des hommes du sous-sol, à la bibliothèque.

Le fait qu'il ne parlait pas à Willem ne signifiait pas pour autant qu'il n'y ait pas un tas d'échanges non verbaux, y compris de nombreux messages et de petits mots qu'il gribouillait et lui tendait (« Projection du *Parrain* au Rex – t'en es ? »), ce qui, Malcolm en était certain, n'avait jamais été l'intention de Lozano. Et ces échanges de pauvre homme ionesquien se dissolvaient soudain avec Jude quand il avait besoin de ce dernier pour faire ses devoirs de calcul et que Ionesco se transformait alors brusquement en Mussolini, surtout une fois que Ionesco s'apercevait qu'il restait toute une autre série de problèmes qu'il n'avait pas même entamés, parce qu'il avait été occupé dans les toilettes des hommes à la bibliothèque et que le cours commençait dans quarante-trois minutes (« Mais tu n'as pas besoin de plus de temps, hein, Judy ? »).

Naturellement (JB étant JB, et leurs pairs des proies faciles pour tout ce qui apparaissait léger et flamboyant), le journal de l'université, suivi par un nouveau magazine littéraire consacré à l'art noir intitulé *La Contrition existe*, rendit compte de la petite expérience de JB, celle-ci devenant du coup, pour une courte et pénible période, le sujet de toutes les conversations sur le campus. L'attention ranima l'enthousiasme déjà chancelant de JB pour le projet (il ne s'y était lancé que depuis huit jours et Malcolm l'avait surpris plusieurs fois près d'exploser et de se mettre à parler à Willem) et lui permit de tenir deux jours de plus avant de déclarer avec grandiloquence que l'expérience était une réussite et que son message avait été entendu.

– Quel message ? avait demandé Malcolm. Que tu peux être aussi casse-bonbons avec les Blancs quand tu ne leur parles pas que quand tu leur parles ?

– Oh, va te faire foutre, Mal, répondit JB sans conviction, trop triomphal pour daigner s'engager dans un débat avec lui. Tu ne comprendrais pas.

Et puis il partit rejoindre son petit ami, un gars blanc dont le visage ressemblait à celui d'une mante religieuse et que l'air fervent et admiratif avec lequel il considérait en permanence JB rendait Malcolm légèrement nauséux.

À l'époque, Malcolm était persuadé que son malaise à l'égard de l'identité raciale n'était que temporaire, un sentiment purement contextuel que l'entrée à l'université éveillait en chacun mais qui peu à peu, au fil des ans, s'estompait. Il n'avait jamais ressenti d'appréhension ni de fierté particulières du fait d'être noir, sauf de manière très vague : il savait que certaines situations devaient le rappeler à

sa condition (comme c'était le cas avec les chauffeurs de taxi, par exemple), mais en un sens, ce savoir demeurait purement théorique, et il n'en avait lui-même jamais fait l'expérience. Et pourtant le fait d'être noir constituait une part essentielle de son histoire familiale, un récit rapporté tant de fois qu'il en était usé jusqu'à la corde : son père avait été le troisième directeur général noir de sa société d'investissement, le troisième Noir membre du conseil d'administration du très blanc lycée privé pour garçons que Malcolm avait fréquenté, le deuxième PDG noir d'une grande banque commerciale. (Le père de Malcolm était né trop tard pour se voir décerner le titre de tout premier Noir en quoi que ce soit, mais dans le monde où il évoluait – délimité au nord par la Quatre-Vingt-Seizième Rue et au sud par la Cinquante-Septième Rue ; à l'ouest par la Cinquième Avenue et à l'est par Lexington Avenue – il était toujours l'oiseau rare, aussi rare que la buse à queue rousse qui élisait parfois domicile entre les créneaux au sommet de l'un des immeubles de Park Avenue en face de chez eux.) À mesure qu'il grandit, la question de la noirceur de son père (et, supposait-il, de la sienne) avait cédé la place à d'autres questions plus fondamentales, à des critères qui comptaient plus dans leur existence de New-Yorkais que la race de son père : la notoriété de l'épouse de ce dernier sur la scène littéraire de Manhattan, par exemple, et, surtout, la fortune de son père. La partie de New York que Malcolm et sa famille occupaient ne s'organisait pas le long de lignes raciales mais plutôt de taux d'imposition, et Malcolm avait grandi isolé de tout ce dont l'argent pouvait le protéger, y compris du racisme – ou du moins, rétrospectivement, avait-il cette impression. En réalité, il ne s'était véritablement retrouvé confronté aux différentes façons dont les gens vivaient leur appartenance à la race noire que lorsqu'il était entré à l'université, et, plus étonnamment peut-être, à la manière dont l'argent de ses parents l'avait maintenu à l'écart du reste de ses concitoyens (à supposer que ses condisciples fussent représentatifs du reste du pays, ce qui n'était évidemment pas le cas). Aujourd'hui encore, presque une décennie après avoir rencontré Jude, il avait toujours du mal à imaginer la sorte de pauvreté dans laquelle ce dernier avait pu être élevé : lorsque Malcolm avait finalement pris conscience que le sac à dos avec lequel Jude était arrivé à l'université contenait, littéralement, tout ce qu'il possédait sur cette terre, son incrédulité avait été si vive qu'il en fut saisi presque physiquement, si profonde qu'il en avait parlé à son père (et il évitait en général de donner des preuves de sa naïveté à ce dernier, de peur

de déclencher un sermon sur le sujet). Mais son père – qui avait grandi dans le Queens au sein d'une famille sans le sou (même si ses parents travaillaient tous les deux et lui achetaient chaque année de nouveaux habits) – avait lui aussi été choqué, Malcolm l'avait senti, bien qu'il entreprît aussitôt de le dissimuler en se lançant dans le récit de ses propres privations d'enfant (une histoire à propos d'un sapin qu'on avait dû acheter le lendemain de Noël), comme si le manque de privilèges avait été une compétition qu'il était déterminé à toujours remporter, y compris lorsqu'il se trouvait confronté à la claire et indiscutable victoire d'autrui.

Mais l'identité raciale semblait de moins en moins constituer une caractéristique déterminante quand on avait terminé ses études depuis six ans, et ces gens qui continuaient à la choyer comme l'essence de leur personnalité apparaissaient en un sens puérils et vaguement pathétiques, comme s'ils se cramponnaient à une fascination juvénile pour Amnesty International ou pour le tuba : une préoccupation embarrassante et dépassée, qui atteignait son paroxysme dans les dossiers de candidature pour entrer à l'université. À son âge, seuls les prouesses sexuelles, la réussite professionnelle et l'argent constituaient les aspects véritablement constitutifs de l'identité d'une personne. Et dans ces trois domaines, Malcolm échouait également.

L'argent ne le préoccupait pas. Il hériterait un jour d'une somme énorme. Il ne savait pas de quel ordre – il n'avait jamais éprouvé le besoin de le demander, et personne n'avait jamais éprouvé le besoin de le lui dire non plus, ce qui, précisément, lui confirmait qu'il s'agissait d'une somme énorme. Pas énorme comme celle d'Ezra, bien sûr, mais... et après tout, peut-être était-elle aussi énorme que celle d'Ezra. Les parents de Malcolm vivaient de manière beaucoup plus modeste que leurs moyens ne le leur permettaient à cause de l'aversion qu'avait sa mère pour l'affichage criard de la richesse, si bien qu'il ne sut jamais s'ils habitaient entre Lexington Avenue et Park Avenue parce qu'ils ne pouvaient pas se permettre de vivre entre Madison Avenue et la Cinquième Avenue, ou s'ils vivaient entre Lexington et Park parce que sa mère aurait trouvé trop ostentatoire de vivre entre Madison et la Cinquième. Il aurait aimé gagner son propre argent, vraiment. Mais il n'était pas l'un de ces gosses de riches qui s'en font tout un monde. Il essaierait de gagner sa vie, mais cela ne dépendait pas entièrement de lui.

Son activité et son épanouissement sexuels, en revanche, relevaient bien de sa seule responsabilité. Il ne pouvait pas rejeter la faute de

son absence d'activité sexuelle sur le fait d'avoir choisi une voie qui payait mal, ni sur ses parents pour ne pas l'avoir incité comme ils l'auraient dû. (Quoique... ? Enfant, Malcolm avait été obligé d'endurer les longues séances de pelotage de ses parents – souvent menées en sa présence et celle de Flora – et il se demandait aujourd'hui si l'étalage m'as-tu-vu de leurs compétences n'avait pas émoussé chez lui un certain esprit de compétition). Sa dernière véritable relation remontait à plus de trois ans, avec une femme qui s'appelait Imogene et qui l'avait plaqué pour devenir lesbienne. Il n'était pas certain, encore aujourd'hui, d'avoir éprouvé une réelle attirance physique pour elle ou bien de s'être juste senti soulagé d'entretenir une relation avec quelqu'un dont il était simplement heureux de suivre les décisions. Il avait revu Imogene récemment – elle aussi était architecte, mais elle travaillait pour un groupe d'intérêt public qui concevait des logements expérimentaux destinés aux ménages à faibles revenus (précisément le type de travail auquel Malcolm sentait qu'il devrait aspirer, même si au fond il n'en avait aucune envie) – et lui avait dit d'un ton taquin – il plaisantait, bien sûr ! – qu'il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était lui qui l'avait poussée à devenir lesbienne. Mais Imogene s'était braquée et lui avait répondu qu'elle avait toujours été lesbienne et que si elle était restée avec lui c'était parce qu'il lui avait paru si sexuellement inepte qu'elle pensait pouvoir l'éduquer en la matière.

Mais depuis Imogene, rien. Quel était son problème ? Le sexe, son orientation sexuelle : il aurait dû aussi régler ces questions-là tant qu'il était encore à la fac, l'ultime lieu où une telle incertitude était non seulement tolérée, mais encouragée. Vers vingt ans, il avait essayé de tomber amoureux, puis de se détacher, de plusieurs personnes – des amies de Flora, des camarades de classe, l'un des clients de sa mère, jeune auteur qui avait écrit un roman littéraire à clé au sujet d'un pompier à la sexualité incertaine – et pourtant il ne savait toujours pas quel genre de personnes pourrait l'attirer. Il pensait souvent qu'être gay (tout en ne supportant pas l'idée : en un sens, l'homosexualité, de même que l'appartenance raciale, lui paraissait être du domaine des premières années d'université, une identité à endosser pendant un temps avant de mûrir et de passer à des préoccupations plus appropriées et pragmatiques) valait surtout pour ce qui accompagnait la chose : un assortiment de convictions et de causes politiques et un goût de l'esthétique. Il lui manquait, semblait-il, un sens de la victimisation et de la meurtrissure, et la colère perpétuelle qu'être noir

exigeait, mais il était certain de posséder les centres d'intérêt requis pour être gay.

Il s'imaginait déjà à moitié amoureux de Willem (et par intermittences de Jude aussi), et au travail il se retrouvait parfois à fixer Eduard des yeux. Il lui arrivait de surprendre Dominick Cheung en train de fixer également Eduard, alors il cessait de le faire – parce que le triste Dominick, âgé de quarante-cinq ans, en train de lorgner un collègue dans le cabinet d'architectes dont il n'hériterait jamais, était la dernière personne à qui il voulait ressembler. Quelques week-ends plus tôt, il s'était rendu chez Willem et Jude, sous prétexte de prendre des mesures pour pouvoir leur dessiner une bibliothèque, lorsque Willem s'était baissé devant lui pour attraper le ruban gradué sur le canapé, sur quoi il avait allégué qu'il devait passer au bureau et était parti brusquement, tandis que Willem lui criait après.

Il était effectivement allé au bureau, avait ignoré les SMS de Willem, et était resté à son ordinateur, fixant des yeux sans le voir le fichier ouvert devant lui et se demandant encore une fois pourquoi il avait rejoint Ratstar. Le pire étant que l'évidence de la réponse le dispensait du besoin de se poser la question : il avait rejoint Ratstar pour impressionner ses parents. Au cours de sa dernière année d'école d'architecture, Malcolm avait eu un choix – il aurait pu décider de travailler avec deux de ses condisciples, Jason Kim et Sonal Mars, qui lançaient leur propre cabinet d'architectes grâce à de l'argent des grands-parents de Sonal, ou bien de rejoindre Ratstar.

– Tu te fous de moi, avait rétorqué Jason quand Malcolm lui avait annoncé sa décision. Tu te rends compte que tu vas rester toute ta vie associé dans un cabinet comme ça, non ?

– C'est une grosse boîte, avait répliqué Malcolm, comme sa mère aurait pu le faire, sur quoi Jason avait levé les yeux au ciel. Je veux dire, c'est bon pour mon CV.

Mais alors même qu'il prononçait ces mots, il savait pertinemment (pire, craignait que Jason le sût aussi) que ce qu'il voulait vraiment dire par là était qu'il s'agissait d'un nom que ses parents pourraient mentionner dans les cocktails. Et, de fait, ses parents aimaient le mentionner. « Nous avons deux enfants, Malcolm avait surpris son père en train d'expliquer à quelqu'un à l'occasion d'un dîner célébrant l'un des clients de sa mère. Ma fille est éditrice chez Farrar, Strauss & Giroux, et mon fils travaille pour Ratstar Architects. » La femme avait émis un son approbateur, et Malcolm, qui cherchait précisément un moyen d'annoncer à son père qu'il voulait démissionner, sentit quelque chose

vaciller en lui. Dans ces moments-là, il jalousait ses amis, pour exactement les mêmes raisons qui l'avaient incité autrefois à les plaindre : le fait que personne n'avait d'espérances particulières pour eux, la banalité de leurs familles (voire l'absence de famille pour certains), la façon dont leurs seules et propres ambitions gouvernaient le cours de leurs existences.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, Jason et Sonal avaient vu deux de leurs projets apparaître dans *New York Magazine* et dans le *New York Times*, tandis que pour sa part Malcolm exécutait les mêmes tâches que celles qu'on lui demandait d'exécuter au cours de sa première année d'école d'architecture, au service de deux hommes prétentieux, dans un cabinet prétentieusement nommé en référence à un prétentieux poème d'Anne Sexton, et où il recevait un salaire de misère.

Il avait choisi de poursuivre des études d'architecture pour, semblait-il, la pire des raisons : par amour des constructions. C'était une passion respectable, et, au long de son enfance, ses parents l'avaient gracieusement emmené visiter maisons et monuments partout où ils voyageaient. Tout petit déjà, il passait son temps à dessiner et élaborer des bâtiments et structures imaginaires – une activité reconfortante qui lui servait de réceptacle : tout ce qu'il ne parvenait pas à articuler, toute la hardiesse qui lui manquait, il semblait pouvoir l'exprimer dans un édifice.

Mais surtout, ce qui lui faisait le plus honte, ce n'était pas son ineptie sexuelle, ses tendances à trahir sa race, ni son incapacité à se séparer de ses parents ou à gagner suffisamment d'argent par lui-même, ou à se comporter en adulte autonome, mais le fait que, lorsque ses collègues et lui se trouvaient au cabinet le soir, tous concentrés sur leurs ambitieuses constructions personnelles, tous en train de dessiner et d'élaborer leurs improbables bâtiments, lui ne faisait rien. Il avait perdu toute capacité d'imaginer. Alors tous les soirs, tandis que les autres créaient, lui recopiait : il dessinait des immeubles qu'il avait vus au cours de ses voyages, des structures que d'autres gens avaient imaginées et bâties, des maisons dans lesquelles il avait vécu ou séjourné. Soir après soir, il refaisait ce qui avait déjà été fait, sans même se donner la peine de concevoir des améliorations, se contentant simplement d'imiter. Il avait vingt-huit ans ; son imagination l'avait déserté ; il n'était qu'un copiste.

Cela l'effrayait. JB avait sa série. Jude avait son travail, Willem avait le sien. Et si Malcolm ne créait plus jamais rien ? Il regrettait les années où il lui suffisait de rester dans sa chambre, à tracer des

UNE VIE COMME LES AUTRES

lignes sur une feuille de papier quadrillé, avant le temps des choix identitaires et autres, quand ses parents prenaient des décisions pour lui, et que la seule chose sur laquelle il devait se concentrer était le tranchant bien net de son trait de crayon, le bord parfaitement aiguisé de sa règle.